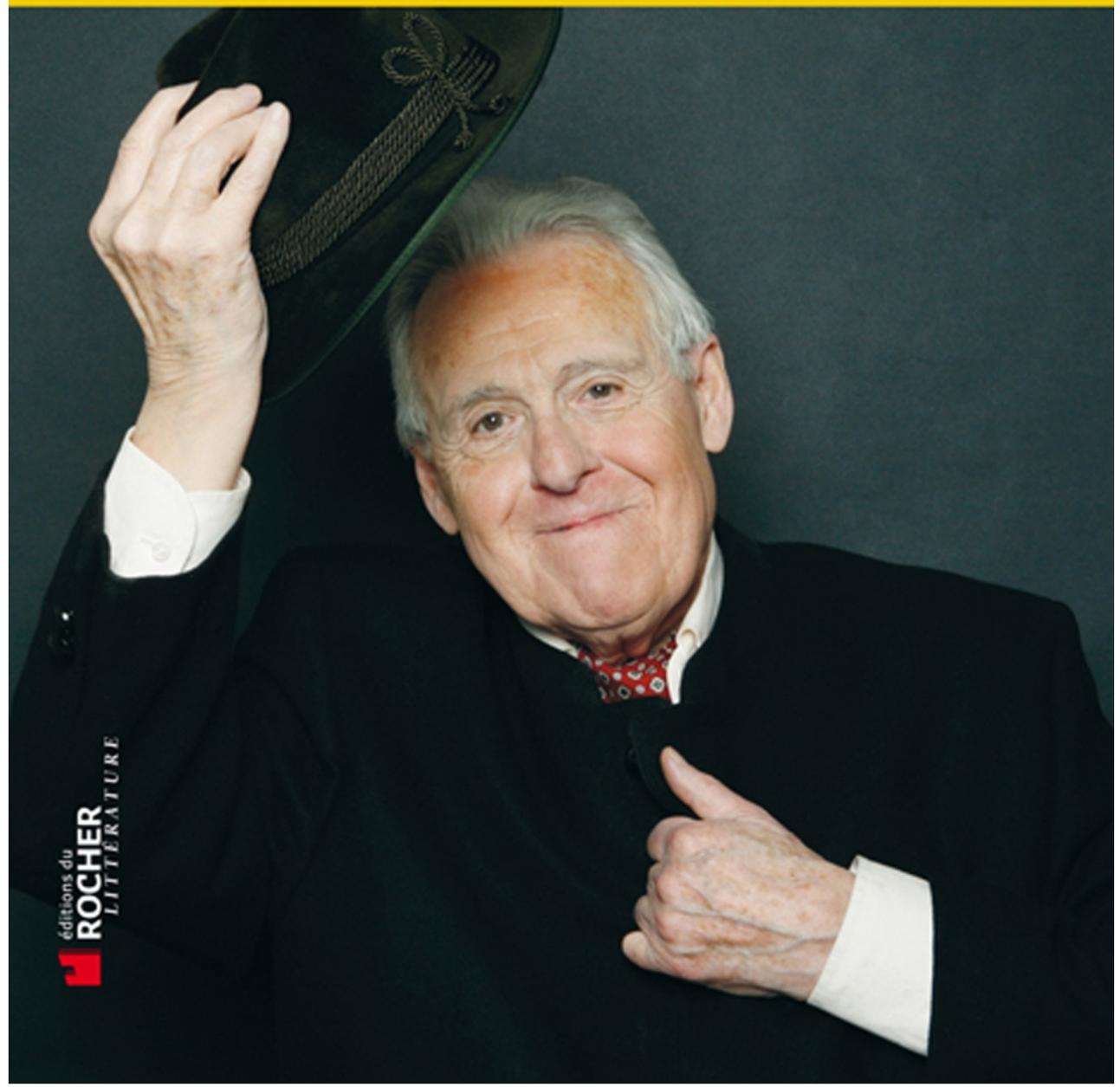


Christian Millau Journal d'un mauvais Français



éditions du
ROCHER
LITTÉRATURE

Christian Millau

Journal
d'un mauvais Français

1^{er} septembre 2011-1^{er} avril 2012

© Éditions du Rocher, 2012.

ISBN : 978-2-268-07487-0

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rien d'Édith Piaf, puis, en hommage à Anne Sinclair, surnommée par la presse *people* – qui n'en rate pas une –, « Anne Courage » : *Mon homme est un guignol*, de Colette Renard. Et pourquoi ne pas terminer, repris en chœur par toute la salle, par *Je reviendrai*, d'Eddy Mitchell ?

4 septembre

Emballé par la lecture du dico *Politiquement correct* de Pierre Merle, un ancien du *Nouvel Observateur*, je récris pour la postérité l'« affaire DSK » dans la langue molletonnée du « parler pour ne pas dire » :

De fortes présomptions laissent penser, hélas, que, sous le coup d'un déficit de moralité, l'ex-patron du FMI, individu de type européen (un melanin impoverished, un déficient en mélanine, autrement dit un Blanc), a fait preuve d'une approche non citoyenne à l'égard d'une agente de propreté, Black africaine en situation régulière. Certes, la défense a fait valoir qu'il se serait agi d'un simple acte de convivialité mutuelle, d'un agir partagé et même d'une dynamisation du dialogue des cultures, tout en laissant ouverte une fenêtre de tir sur la possibilité d'un comportement prostitutionnel, en l'occurrence un troc sexuel par lequel le présumé coupable aurait promis de recommander la technicienne de ménage, Mme Diallo, auprès de la direction du Sofitel – toujours attentive à décroiser les mondes dans un nirvana métissé –, dans le but de construire avec elle un pont de sens débouchant sur une augmentation de son salaire.

Si le journaliste M. Jean-François Kahn a qualifié ces échanges de « troussage de domestique », M. Jack Lang a observé de son côté que l'on n'avait pas trouvé dans l'espace événementiel n° 2 806 quoi que ce soit qui aurait ressemblé à

un corps sans vie, et en a conclu avec sagacité qu'il n'y avait pas eu « mort d'homme ».

Cependant, à la suite de cet incident qui va bien au-delà de l'incivilité ou du petit vandalisme de proximité, celui qui compte au nombre des décideurs les plus influents de la planète s'est retrouvé rapidement en position d'immersion, au titre de citoyen détenu dans un espace carcéral, nommé Rikers Island, peu réputé pour son caractère festif, où les recettes du vivre ensemble se heurtent à de sérieux problèmes de comportement et atteignent fréquemment un pic élevé de dangerosité, plaçant les autorités carcérales en situation permanente de vigilance, vu notamment l'état de précarité sexuelle où se trouvent ces sans-papiers affectifs.

Il aurait été évidemment dans l'intérêt de la défense de prouver que la présumée victime a été à un moment ou l'autre de sa vie une travailleuse du sexe, une habituée des rendez-vous furtifs sous la couette. Il se serait agi alors de rien de plus que d'une variable du service à la personne. L'enquête n'a toutefois pu encore établir que la plaignante se soit jamais investie dans cette pratique rémunérée. Mais on dit qu'un think tank pourrait préparer un rapport sur la dépendance sexuelle du prévenu.

Les langues se délient et assurent le maintien de la visibilité. Ainsi a-t-on appris que DSK, le soir de son arrivée au Sofitel, aurait invité l'hôtesse de caisse à venir boire une coupe de champagne conviviale dans sa suite, présentée comme une sorte de jardin partagé. La jeune femme, dans un geste éco-citoyen, s'était promptement dérobée, sa condition de femme mariée allant de pair avec un sexisme positif reposant sur les fondamentaux de la vie conjugale.

On ignore si le prévenu avait pour habitude de gérer ses pulsions sexuelles en les confiant aux bons offices du superviseur du bien-être des clients que se doit d'être dans un

grand hôtel tout concierge qui se respecte. On parle d'une « Madame » de Park Avenue, spécialisée dans le brassage sexo-actif, à laquelle il aurait eu plusieurs fois recours. Rien de répréhensible, en vérité, mais qui confirme les informations en provenance d'amis du PS et des couloirs des services, selon lesquelles l'hôte de Washington était coutumier du vagabondage sexuel, relevant d'une culture affirmée du chaud, y compris dans les ateliers nommés « clubs d'échangisme » où se pratique une sexualité à partenaires multiples, encouragée par des agentes d'ambiance très motivées.

L'avenir dira si l'on a affaire à une personne mentalement éprouvée, en grande difficulté de gestion de sa libido. Peut-être ses avocats trouveront-ils le moyen d'ouvrir des territoires de compromis ou bien même de mettre en pages un état de non-culpabilité.

Dans le cas contraire, par un effet domino, cet acteur iconique de la scène internationale se verra embarqué, comme un vulgaire obsédé sexuel, à bord d'un véhicule citoyen pourvu d'un espace transport sécurisé qui le conduira là où il n'est guère facile de réenchanter le quotidien.

5 septembre

Hier matin, aux infos de BFM Business que je place pourtant au tout premier rang des stations intelligentes, on a dit et répété à propos de DSK – comme d'ailleurs un peu partout, à l'exception de quelques journaux comme *Libération* – qu'il avait été « blanchi ». Sidérant ! « Blanchi » signifie « innocenté ». Ce n'est un secret pour personne qu'il ne l'a pas été, et même loin de là. Une légende qui n'a pas fini de nous ensabler les tympans...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bon. Revenons à ce déjeuner. Ce qui fait marronner Philippe Bilger, c'est, dans l'ordre, l'affaire de Sud Radio et celle du Vert, Jean-Vincent Placé. Je ne dis pas que Sud Radio fait dans la dentelle – sa rivale RMC, non plus –, mais où est le crime d'avoir cherché à savoir si DSK avait bénéficié ou non de l'appui de la communauté juive ? En posant cette question, le journaliste Éric Mazet n'a intenté à l'honneur de personne et n'a rien proféré de blessant à l'égard des juifs ; pourtant, il paraît que si. Cette phrase « insupportable » a donné la « nausée » à certains. On croit rêver. Il était parfaitement normal de se demander si, tout au long de cette affaire, DSK avait bénéficié ou non du soutien moral de la communauté juive. En quoi un simple mouvement de soutien aurait-il été choquant à l'égard d'un prévenu qui n'avait pas encore été jugé ?

On ne s'est pas posé la question à propos de Jacques Chirac et de son « lobby corrézien » à la mairie de Paris, ni à propos, d'ailleurs, de n'importe quel lobby (gay, lesbien, auvergnat, breton, poitou-charentais, palestinien, catho ou franc-maçon), dont les gestes de solidarité, tant qu'ils sont licites, n'ont rien de scandaleux, quoi qu'on puisse penser de leur bien-fondé. Philippe Bilger a donc raison. Dans ce pays, gonflé à l'air de lois aberrantes, on ne peut plus rien dire. On devrait relire le journal de Clemenceau, *L'homme libre*, ou, plus près de nous, Paul Nizan dans *L'Humanité* et *Ce soir*. En voilà qui n'étaient pas réduits à l'état de navets confits ! Viendra bientôt le jour où l'on se retrouvera en prison pour avoir osé dire « merde ».

Autre exemple de ridicule au sommet : le député Alain Marleix a commis un crime abominable et insulté gravement Jean-Vincent Placé, vice-président de la région Île-de-France, numéro 2 des Verts et meilleur ennemi de Cohn-Bendit (lui, je l'adore, il fait rien que foutre la merde dans son camp !), en lançant sur un ton goguenard : « Notre Coréen national va avoir

chaud aux plumes ! » Réaction immédiate du « Coréen national », qui porte plainte contre cet ignoble facho. La drôlerie est qu'on vient de ressortir une interview de 2004 dans *Libération*, où notre bonhomme se présentait lui-même, en souriant, comme « le Chinois de Jean-Paul Huchon ». Mais cette fois, non, le Vert a ri jaune, et vlan !, en route vers le tribunal et les dommages et intérêts ! Le plus consternant dans tout cela est que, pour ne pas avoir d'histoires avec les Mrap et autres inventions de ce genre, Jean-François Copé, patron de l'UMP, dont M. Marleix est l'un des élus, a exprimé ses plus profonds regrets. Un peu plus et l'on rouvrirait l'île du Diable !

Quand mon cher ami Chester Himes, l'auteur du légendaire *Reine des pommes*, s'était vu proposer par *Life* un reportage au Congo, « à la recherche de ses ancêtres », il avait répondu : « Vous croyez sérieusement que je vais aller secouer les arbres de la forêt vierge pour en faire dégringoler mon arrière-grand-mère ? » Aujourd'hui, Chester, qui a beaucoup plus fait pour la cause de ses frères noirs que la plupart des bonimenteurs à la mode, se retrouverait vite fait derrière les barreaux. Il est vrai qu'il connaissait déjà les lieux pour avoir fait quelques bêtises dans sa jeunesse.

13 septembre

À la recherche d'une marque de chaussures qui porte un nom écossais, je tombe sur le site « menly.fr » et là, surprise. Sous le titre « Berlusconi fantasme sur les religieuses sexy », une animatrice rétribuée des soirées « bunga » raconte les petits secrets du chef de l'État, et son penchant, entre autres, pour les filles déguisées en bonnes sœurs. Sortie du lit, voilà qu'elle se met à table...

Fellini détestait Casanova, dont il fit le héros d'un de ses films les plus ébouriffants, avec un formidable Donald Sutherland en spectre hystérique et crépusculaire. S'il tournait aujourd'hui son *Casanova*, qui engagerait-il ?... À signaler, toutefois, une différence de taille entre Silvio et Giacomo : pour s'échauffer, le Vénitien n'avait pas besoin d'artifices. Ses religieuses, il allait les cueillir directement au couvent, et son pourvoyeur n'était pas un petit malfrat des Pouilles mais un ambassadeur de France et, mieux encore, un cardinal.

Oui, ce vieux clown tragique de Berlusconi est né de l'imagination de ce pur génie du cinéma italien et de sa galerie de monstres sur lesquels il posait un regard tout à la fois assassin et miséricordieux. Quelle formidable image il nous aurait donnée d'un Casanova caricaturé en Néron cathodique tandis qu'au-dehors s'enfonce au fond du gouffre une Italie tétanisée.

14 septembre

Noël Mamère arriverait à me faire détester la nature. Je viens de l'entendre, sur Europe 1, se déchaîner contre ce pauvre Chirac. Il l'accuse de se débîner devant la justice, alors que, selon lui, l'ancien président est en parfaite santé. Pour preuve, les photos prises cet été à Saint-Tropez, à la terrasse de *Sénéquier*... La France entière les a vues, ces photos d'un Chirac pathétique, les yeux dans le vague, le visage décomposé, qui semble ne rien voir de ce qui l'entoure. La France entière... sauf Noël Mamère !

À propos de Chirac, le plus calamiteux des présidents de droite de la V^e République, son état de santé, que l'on paraît découvrir, ne date pas d'hier. Déjà, il y a deux ans, lors d'un déjeuner privé à Saint-Tropez chez l'avocat Paul Lombard, sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'en-foutisme vraiment inquiétant pour l'avenir de cette grande nation.

Rien à reprocher à l'étiquette du Château Lafite Rothschild postiche puisqu'elle est la reproduction scrupuleuse de l'original, mais qu'est-ce qui leur a pris de baptiser leur grand bordeaux préféré « Lafite Cellar » ou le Cheval Blanc « Chatreal Cheval Blanc, Languedoc » ? Il est vrai qu'à deux euros la bouteille – un vrai Lafite 2008 en primeur se paie chez nous 1 800 euros –, un « Château Lafite », cela ne se refuse pas. Même si le flacon est rempli d'un pissat d'âne, d'alcool, de jus de raisin et de colorants.

Dans la technique de l'arnaque, j'ai connu plus raffiné. Je me souviens avoir rencontré, lors d'un déjeuner au château d'Yquem, parmi quelques autres grands connaisseurs, un Allemand volubile qui exerçait la profession de manager en pop music et qui consacrait ses loisirs à la cause des grands vins, dont sa cave était pleine à ras bord. Ce grand seigneur, dont on commençait à parler dans la presse spécialisée, organisait à ses frais de fabuleuses dégustations dans l'unique but, disait-il, de partager avec d'autres amateurs les trésors de sa collection. Pas question pour lui d'en tirer le moindre profit. Bref, l'amphitryon idéal.

Quelque temps plus tard, on commença à voir des bouteilles du collectionneur allemand dans des ventes prestigieuses, ce qui ne choqua personne : il fallait bien que ce brave homme rentre dans ses fonds en vendant, par-ci par-là, plusieurs de ses flacons. Peu à peu, son label devint une sorte de garantie, comme l'avait été dans le domaine des objets d'art le label Rothschild. Aussi, lorsqu'au printemps 1985 on apprit que le collectionneur venait de faire une découverte sensationnelle, la nouvelle fit le tour du monde. Il venait de mettre la main sur d'extraordinaires bouteilles, d'une valeur inestimable, trouvées

par hasard lors des travaux d'embellissement d'un hôtel particulier de l'île Saint-Louis. Rien moins que des Lafite (pas encore Rothschild) de la fin du XVIII^e siècle, sur lesquelles étaient gravées les initiales « TH. J. », celles de Thomas Jefferson, à l'époque ambassadeur des États-Unis à Paris et grand amateur de vins de bordeaux.

Le 5 décembre de la même année, une bouteille de 1787, portant gravée dans le verre la mention « Lafite TH. J. », s'enleva en trente secondes, chez Christie's, à Londres, pour la bagatelle de 105 000 livres sterling. Jamais vin n'avait atteint pareille enchère. Puis apparurent sur le marché d'autres trésors, comme des impériales (six litres) de Pétrus 1921, 1924, 1926, 1928 et 1934. Christian Moueix, propriétaire de Pétrus, trouva la chose plutôt étrange : à sa connaissance, il n'y avait jamais eu d'impériales de Pétrus ces années-là. Mais les archives ayant disparu, l'affaire en resta là.

Les choses commencèrent à se gâter pour de bon quand, en 2005, Bill Koch, célèbre amateur d'art et de vin, qui venait d'acheter chez Christie's, pour la modique somme de 500 000 dollars, des Lafite 1784 et 1787 de la fameuse provenance « TH. J », en fit cadeau au musée des Beaux-Arts de Boston. Méfiant, le conservateur en chef du musée interrogea la fondation Thomas Jefferson à Monticello. Patatras ! Il n'y avait aucune trace dans les archives de la moindre bouteille de Lafite ayant pu appartenir au président Jefferson !

Enquêtes, citation à comparaître devant la justice américaine en 2006... Le collectionneur allemand était-il cuit ? Eh bien non. Il commença par refuser de se présenter au tribunal, l'affaire s'enlisa, et j'ignore si l'on saura un jour le fin mot de l'histoire...

23 septembre

À quatre-vingt-dix-huit ans, Félicien Marceau, doyen de l'Académie française, publie son premier roman. Félicien est avec Michel Déon mon dernier ami intime des années cinquante encore en vie. Nous avons commencé à nous voir très régulièrement et même à passer ensemble nos vacances, au moment où, en 1951, *Capri petite île* sortait chez Gallimard et lui assurait la célébrité. Je connaissais l'existence et le titre de son premier roman, *Cadavre exquis*, qu'il avait publié à Bruxelles en 1942, sous son patronyme d'origine, Louis Carette, mais son passé belge lui était encore trop fraîchement et douloureusement insupportable pour qu'on s'y attardât. En l'écrivant, il ne se doutait évidemment pas que, quelques années plus tard, il deviendrait lui aussi, comme les héros de son livre, un étranger, un émigré, séparé de lui-même avant de se reconstruire grâce à l'écriture, de recevoir la nationalité française des mains du général de Gaulle, d'accumuler les succès dans l'édition et sur la scène, et de devenir immortel.

Bernard de Fallois a eu la bonne idée de tirer de l'oubli, sous une couverture particulièrement réussie, ce roman foisonnant de personnages de toutes nationalités, déracinés, dont les destins se croisent à Bruxelles, en 1938, au lendemain des perfides accords de Munich. Il y flotte un parfum très particulier, celui, délétère et joyeux, de cet immédiat avant-guerre, comme suspendu au-dessus du vide qui, quelque soixante-dix années plus tard, tourne encore la tête du jeune garçon en pantalon de golf que j'étais alors. Le monde, notre monde craquait comme un vieux plancher et il ne fallait surtout pas accepter l'idée qu'il allait s'effondrer. On préférait danser le dernier truc à la mode, arrivé de Londres, le lambeth walk, en lançant à la fin de chaque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ségolène Royal : *un soufflé à la carmélite de Notre-Dame-de-la-Compassion.*

Arnaud Montebourg : *un tartare à la diable.*

François Bayrou : *un chou blanc à la béarnaise.*

Hervé Morin : *un œuf mollet.*

Jean-Louis Borloo : *un gâteau « courant d'air ».*

Eva Joly : *un hareng bouffi en habit de verdure.*

Marine Le Pen : *une potée sauce tricolore.*

Jean-Luc Mélenchon : *une tête de veau Louis XVI³.*

2 octobre

Nous sommes au courant de tout. Les politiques, au courant de rien.

François Mitterrand n'avait jamais entendu parler de Vichy et de sa francisque, du Rainbow Warrior, des écoutes de l'Élysée ou des micmacs de son ami Pelat ; Lionel Jospin, des magouilles de la Mutuelle des étudiants de France et encore moins de son passé trotskiste. Strauss-Kahn, ancien ministre de l'Économie et des Finances de Jospin, était vraiment désolé : il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait pu faire des fameuses cassettes de Jean-Claude Méry, promoteur véreux et financier occulte du RPR. Édouard Balladur, lui, ne savait rien des contrats d'armement avec l'Arabie Saoudite qui auraient financé sa campagne ; Jacques Chirac, des emplois fictifs du RPR ou des HLM de la Ville de Paris.

Aujourd'hui, on se demande comment on fait pour gouverner ce pays puisque personne ne sait jamais rien sur rien. Brice Hortefeux a appris par Médiapart qu'une femme ressemblant à Hélène de Yougoslavie ainsi que l'épouse de Ziad Takkiedine avaient balancé leurs conjoints réciproques. Bien sûr, pour rien au monde il n'aurait parlé de tout cela avec le président qui, d'ailleurs, de par sa fonction, n'a pas à être au courant de quoi que ce soit.

Le même Ziad Takkiedine n'a pas la moindre idée de... Comment dites-vous ?... Des rétro-commissions de Karachi ? C'est quoi, au juste, des rétro-commissions ? Jean-François Copé ne se souvient pas trop de vacances passées sur le yacht d'un certain Ziad. Ah, il y a une photo ? Comme c'est bizarre... Quant à Michel Gaubert, l'ex d'Hélène de Yougoslavie, il est le premier surpris d'apprendre qu'il aurait des comptes à l'étranger. Vous êtes sûr ? Mais non, vous devez confondre...

C'est comme pour les « fadettes » et les violations du secret professionnel. Les journalistes du *Monde* l'ont mauvaise et on les comprend. En revanche, certaines informations publiées sur l'enquête Bettencourt n'étaient-elles pas elles aussi confidentielles ?

Sur ces entrefaites, Pierre Charon, à qui il a échappé qu'il vient d'être élu au Sénat contre la liste UMP, rejoint dare-dare la même UMP et, de son côté, François Hollande, qui explique comment il va guérir la France, oublie que les finances de son exemplaire Corrèze sont dans un tel potage que l'État va devoir la renflouer.

Michel Colucci, dit Coluche, mon maître à penser, l'a bien dit : « La politique, c'est très simple : il faut avoir une bonne conscience et, pour cela, il faut juste avoir une mauvaise mémoire. »

Quant à moi, heureusement que je suis de droite. Qu'est-ce que ça serait si j'étais de gauche !

Bravo à Pascal Bruckner, qui vient de publier un ouvrage salubre, *Le Fanatisme de l'Apocalypse*. Relevant ce titre dans *Télérama* : « Manger tue », il pose la bonne question : « Si l'on demandait aux Somaliens ce qu'ils en pensent ? » Les frapadingues de l'ayatollah Joly rêvent de passer les menottes à la planète.

3 octobre

« L'indignation, c'est le degré zéro de la pensée », a dit le grand biologiste Henri Atlan, cité par Jean Daniel dans *Le Nouvel Observateur* et grand ami de Stéphane Hessel, qui n'aura pas manqué d'apprécier. Il est vrai que le multimillionnaire (en exemplaires) du monumental (trente-deux pages) *Indignez-vous !* commence à avoir l'habitude. « Incarnation même du boboïsme » pour Alain Finkielkraut, *Libération* l'a surnommé « le Père Noël des bonnes consciences ». Joli paquet-cadeau pour notre vermeil de quatre-vingt-quatorze ans, parti pour un pas de deux avec l'archicuite Martine Aubry.

Je sais qu'il est permis de tirer sur les ambulances, mais qu'on ne compte pas sur moi pour flinguer le carrosse du Saint-Sacrement. Tout au contraire, s'ajoutant au respect (sincère) dû à l'ancien résistant et déporté, l'envie m'est venue de déposer un petit hommage aux pieds de ce grand enfant dont la délicieuse innocence rousseauiste et les « y faut que ! » et « y a qu'à » nous reportent aux premiers matins du monde :

Faut ce qu'y faut !

Il faut que les loups arrêtent de manger les agneaux.

Il faut que les agneaux arrêtent de sortir le soir.

Il faut que les Indignés aient la retraite à cinquante ans.

Il faut qu'on résorbe la dette publique et qu'on paie mieux les travailleurs et les fonctionnaires.

Il faut que Martine Aubry l'emporte et François Hollande, aussi. Il faut que l'économie aille mieux.

Il faut que les dictateurs meurent plus jeunes.

Il faut que les jeunes cèdent la place aux vieux.

Il faut que les perdants gagnent.

Il faut que les guerres soient propres.

Il faut que la droite passe l'arme à gauche.

Il faut que les dictateurs soient plus gentils.

Il faut que le sida n'embête plus les gens.

Il faut que les affamés mangent davantage.

Il faut que le blé pousse plus vite.

Il faut que tous les manchots du monde se donnent la main.

Il faut que les feux rouges soient verts.

Il faut que le plombier arrive quand on l'appelle.

Il faut que l'on se dépêche de construire des mosquées au Vatican.

Il faut que les vendeurs de crack ne vendent plus que des Carambar.

Il faut que le pape aille moins souvent à la messe, et les catholiques, plus souvent.

Il faut que les jeunes des banlieues volent les voitures plutôt que de les brûler.

Il faut que la pluie s'arrête quand les gens partent en vacances.

Il faut que Sarkozy aille au moins une fois à l'opéra.

Il faut que les pauvres deviennent riches.

Il faut que les chômeurs travaillent.

Il faut que Guillaume Musso s'arrête d'écrire.

Il faut que le diable soit interdit.

Il faut qu'on n'ait plus besoin de tuer les veaux et les moutons pour manger de la viande.

Il faut que les méchants soient bons.

Il faut que la gauche mange plus de caviar pour aider les pêcheurs nécessiteux.

Il faut que les poèmes de Dominique de Villepin soient traduits en français.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« OAS-Front national-Virons les négros-Dehors les bicots », elle m'a laissé sans voix quand elle a lâché : « Montebourg ? Mais il est très bien ! » Puis, j'ai compris le message : la démondialisation, le protectionnisme, la fermeture des frontières, la nationalisation des banques, c'est à peu de chose près le carnet de route de Marine. Les deux extrêmes ne se touchent pas – n'exagérons rien – mais le vent qui gonfle leurs voiles à tous deux souffle dans la même direction.

Et j'ai bien peur, si le PS gagne la présidentielle, que nous foncions en plein dans le pot-au-noir de la démagogie. Cela fait beaucoup de « si » mais : si Montebourg, l'arbitre de la partie, qui déteste Hollande encore plus qu'Aubry, soutient Aubry, et si Aubry bat Sarkozy, ce sera forcément : à gauche toute ! Des millions de Français – et pas seulement les chômeurs – applaudiront à cette nouvelle cause nationale : l'anti-mondialisme. Peu importe qu'on leur fasse remarquer qu'on pourrait également interdire à la pluie de tomber et au milliard quatre cent millions de Chinois de bosser plus que nous. Le fourbi plaira. En avant, donc !

11 octobre

Christine Boutin, plus matelassée que son électorat, se pointe à la présidentielle, en ayant même l'air d'y croire. Elle a fait à *Paris Match* une confidence qui me la fait désormais regarder d'un autre œil : « Chez moi, comme à la plage, ma philosophie, c'est zéro vêtement ! » Je sens que nous serons au moins deux à voter pour la candidate du Parti chrétien-démocrate : elle et moi. Cela fait tellement longtemps que je rêve d'une photo sur le perron de l'Élysée où le nouveau ministère aurait tombé le caleçon.

Je ne plaisante pas. Le jour où l'on verra le pape, le préfet de police, les PDG du Cac 40, les grands ayatollahs, les présidents de cours d'assises, les académiciens du quai Conti, les dockers de Marseille ou les huiles du G 20, les fesses à l'air, l'humanité, pliée en quatre, enfin décoincée, aura fait un bond de géant.

12 octobre

Ce soir, duel Hollande-Aubry sur France 2. L'écart se resserre et l'affection flambe plus que jamais entre eux. Rigolard, *Le Parisien* savonne la planche, rappelant qu'en coulisses le premier a traité la seconde de « fieffée menteuse », et Aubry de « grosse couille molle » son cher petit camarade.

Après cela, Martine est vraiment bien placée pour accuser Sarkozy d'avoir désacralisé la fonction présidentielle. Si jamais il y avait un face-à-face entre eux, quel joli concert d'oiseaux en perspective. À noter qu'au temps de la décadence de l'Empire romain la langue se fit de plus en plus vulgaire.

Une bonne nouvelle de plus : le Parlement slovaque bloque tout en rejetant le plan européen de sauvetage financier. C'est comme si nous nous trouvions dans une gare de triage de vingt-sept voies où l'on aurait fourré pêle-mêle des TGV, des wagons-lits *Orient-Express*, des omnibus à vapeur et des tortillards rouillés. Résultat : dans ce bazar, l'Europe réussit l'exploit de marcher sur la tête en se prenant les pieds dans le tapis. Les pères de l'Europe avaient dû abuser du Ricard et de la Grimbergen le jour où ils imposèrent cette règle folle de l'unanimité. Il suffit de la majorité plus une voix pour expédier un individu à la Maison Blanche, à l'Élysée ou à Fleury-Merogis, et personne ne trouve rien à redire. Qu'on imagine un peu le cirque que seraient les réunions de copropriété, où il se

trouve toujours un enqueteur pour voter non à tout, si les décisions devaient être prises à l'unanimité ! Autre détail amusant : il n'a pas été prévu de pouvoir virer un membre de la CE qui taquinerait les autres au-delà des limites du raisonnable...

On vient d'apprendre que Bruxelles a hâte de faire entrer le Monténégro dans l'Union européenne. Une formidable idée : c'est un pays magnifique, idéal pour des vacances hors des sentiers battus et, en plus, une place tournante de première importance du marché de la drogue, du trafic d'armes, des voitures volées et de l'extorsion de fonds. Il y a une dizaine d'années, j'ai dit et même écrit qu'un jour nous enverrions les chars sur Bruxelles.

13 octobre

Ségolène apporte son soutien inconditionnel à François. Elle le voit donc vainqueur. Dans son entourage, on dit qu'elle est prête à « remonter sur le cheval ». Je ne voudrais pas passer pour un goujat, mais si le père de ses enfants remportait la présidentielle, c'est lui qui distribuerait les places. Ce serait donc bête de ne pas être gentille avec lui. Au fond, la politique, ce n'est pas si compliqué.

Dans leur enquête *Tous les coups sont permis*, d'une lecture fort apéritive, sur la violence en politique, Renaud Dély et Henry Vernet racontent le départ rocambolesque, à l'automne de 1984, de Pierrette Le Pen, la femme de Jean-Marie et la maman de Marine.

Je me revois chez notre amie Annie, apprenant sur le coup de vingt heures qu'elle a invité à dîner le propriétaire de l'immeuble où elle a ses bureaux, près de l'Élysée : Jean-Marie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dessus le grillage du poulailler mélenchonisto-coco, mais comme il a parfaitement compris que l'Internationale de pépé est une marchandise invendable, il se gardera bien de trop engraisser les dindons. Si, en effet, le jour de la présidentielle, il se trouve des camarades cabochards pour rester à la maison faire une belote ou relire *Le Capital*, les autres auront beau crier, ils fileront aux urnes voter « utile » puisqu'il faut « tout sauf Sarkozy ».

Aux Verts non plus, il n'aura pas besoin d'offrir des centrales dans le Tricastin ni des châteaux en Espagne. Même s'ils en font une jaunisse et que, ce jour-là, les plus barjots d'entre eux préfèrent tondre leur gazon, pour qui d'autre pourraient-ils voter au second tour ?

À ce second tour, notre Salomé en pantalon offrira aux centristes le régal d'une voluptueuse danse des sept voiles, qui pourrait en faire chavirer plus d'un, au cas où le génie persuasif du candidat Nicolas se serait entre-temps évaporé. Imaginons même le pire : au second tour, ce n'est pas Sarkozy que les Français invitent sur la scène mais Marine Le Pen... Si le cauchemar prenait forme, M. Copé, qui a déclaré en haussant les épaules : « Hollande ? Ce n'est rien », n'aurait plus qu'à se faire trappiste. Et nous, à allumer un cierge à sainte Rita, patronne des causes désespérées.

22 octobre

Comme un coup de tonnerre, la terrible nouvelle vient de tomber dans le *Figaro* : « Eva Joly menace de ne pas participer à un gouvernement de gauche. » Oh non, pas ça ! Ce serait trop cruel. Nous ne pourrions jamais nous en remettre.

Un autre scoop (non encore confirmé) qui nous réjouira tous : dans un souci d'économies, Europe 1 aurait demandé à Jean-

Pierre Elkabbach de ne plus avoir d'invités à son émission matinale de 8 h 15. Celle-ci n'est pas supprimée mais, désormais, il fera seul les questions et les réponses. On ne sait encore s'il lui sera accordé le droit de s'interrompre lui-même.

23 octobre

Le gouvernement avait annoncé au printemps dernier l'octroi d'une prime aux salariés des entreprises privées dont les dividendes ont été en hausse au cours des deux dernières années. Il était question à l'époque d'une somme avoisinant les mille euros.

La société d'études et de sondages Ipsos fait savoir qu'elle est prête à allonger vingt-quatre euros aux membres de son personnel. L'entreprise de surveillance Sécuritas pense que, pour ce qui la concerne, trois euros cinquante, ce serait bien.

En 1957, je travaillais à mi-temps chez Plon où j'étais chargé de la promotion. Pour mes premières étrennes, j'eus droit à une prime. Ému, j'ouvris l'enveloppe, prêt à aller me jeter au cou de mon bienfaiteur. Je comptai et recomptai : il y avait là, en billets, l'équivalent d'une quinzaine de nos euros actuels. J'allai chercher à ma banque l'équivalent en petite monnaie, en fis un petit tas que j'enroulai dans un morceau de papier, le nouai d'une faveur et déposai le tout au secrétariat du directeur général, accompagné de ma carte de visite avec ces quelques mots : « Pour vos œuvres. Avec mes regrets de ne pouvoir faire davantage. Mes meilleurs vœux. »

24 octobre

La presse fait grand bruit du « scandale » de l'hôtel Carlton, fermé avec deux autres établissements de Lille pour faits de

proxénétisme. Il est vrai que DSK (coucou, le revoilà !) aurait figuré parmi les habitués de l'honorable clientèle, et comme, pour tout arranger, un policier de haut rang serait dans le coup, la gaudriole touche à l'affaire d'État.

L'autre aspect comique de l'affaire tient à la sidération des médias, qui ont l'air de découvrir la lune. Comme si dans les grands hôtels du monde entier ne fonctionnait depuis toujours un room-service moins spécialisé dans le club-sandwich que dans la poulette sur canapé. Qu'on le nomme « service à la personne » ou « valeur ajoutée au prix de la chambre », c'est une activité aussi banale que le ramassage des chaussures, le soir, dans les couloirs.

Il existe des circuits courts, qui se passent de l'aimable intervention du chargé des « petites affaires », en poste à la réception. Je pense à l'hôtel *Ivoire*, d'Abidjan, à l'époque lointaine où j'y fis un séjour : la marchandise assurait elle-même sa propre livraison en attendant le chaland dans la cage de l'ascenseur. La première fois, entendant la demoiselle me demander : « À quel étage ? », je me crus un moment aux Galeries Lafayette.

À l'hôtel *Victoria*, à Hong Kong, où j'ai résidé plusieurs mois, tandis que je servais d'assistant à Orson Welles, c'était également l'ascenseur qui tenait lieu de bureau de placement. Un ascenseur un peu particulier, dans le genre monte-charge, où se trouvaient en permanence un lit, un pot de chambre et, sur le lit, un vieux Chinois en pyjama, dont le rôle principal consistait à distribuer les clés à la clientèle. Le premier jour, après avoir tiré ma clé d'une boîte, il me demanda, avec un large sourire édenté : « *Mister wants girl, tonight ?* » Je le remerciai vivement mais comme, à l'époque, je pouvais compter sur les secours d'une jeune métisse sino-indienne, rencontrée chez Lucien Bodard et lancée dans une brillante carrière de taxi-girl, je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'allais le rencontrer ce jour-là chez le père Besse, je l'avais transcrite sur un carnet.

Gaston Bachelard ressemblait moins à un être humain qu'à un chêne rouvre, magnifique, à l'écorce épaisse comme l'arbre de Zeus, entre la terre des hommes et le monde des dieux, qu'on venait consulter à Dodone, en Épire. Les mouvements de son feuillage dans le vent avaient valeur d'oracle. Un chêne, comme il en pousse aussi dans les plus belles futaies de France et d'Amérique, solide sur ses pattes jusqu'à ses cinq cents ou même mille ans. Sa barbe blanche, échappée de ses joues et de son menton, lui faisait une guirlande pareille à la mousse espagnole dont se brodent les chênes en Louisiane.

Les fesses en équilibre sur une caisse de vin, je lus à haute voix la phrase qui m'avait tant plu : « La plus belle des demeures serait pour moi au creux d'un vallon au bord d'une eau vive, dans l'ombre courte des saules et des osiers. » Puis, je lui demandai : « Me permettez-vous de vous poser une question qui va vous paraître puérile ? » Il m'y invita le plus gentiment du monde.

« Voilà, dis-je. Depuis toujours, l'eau m'attire comme un aimant. Pas n'importe quelle eau. Ni celle des océans, des mers ou des grands fleuves. Ni, non plus, les eaux profondes, dormantes ou mortes des étangs. Et pas davantage celles des chutes vertigineuses ou des torrents rugissants. Non, ce qui m'entortille, c'est l'eau vive dont vous parlez. L'eau des sources, des fontaines, des ruisseaux et même des ruisselets qui se font un petit chemin entre les rives bien moussues. J'adore aussi le filet d'eau que les Touaregs font jaillir en grattant le sable du Sahara... Je ne comprends pas cette curieuse attirance. A-t-elle une signification ? »

Bachelard avait écouté mon bavardage avec attention. Il me répondit, sans rien connaître de mes origines familiales : « Vous

êtes un homme du froid, entre équinoxe d'automne et solstice d'hiver. Vous devez vous sentir chez vous devant la cheminée d'une maison en bois. Vous aimez peu le printemps et pas du tout l'été, que vous trouvez vulgaire et tapageur... Est-ce que je me trompe ? En tout cas, je vais vous donner un conseil : n'allez pas vivre dans les pays du Midi, vous n'y serez pas heureux. Tout y est excessif. »

Le vieux chêne avait rendu son oracle. Que ne l'ai-je écouté !

1^{er} novembre

« Le Cochon de Gaza » n'est pas un film comique, comme j'ai pu le lire çà et là, mais le triste constat qu'il n'est pas plus gai d'être un cochon juif qu'un cochon breton. Jadis, un cochon qui se serait égaré en Galilée aurait eu le droit de se sentir peinard. Couvert de quolibets par les passants, certes, mais aussi tranquille sur le sort de ses abattis qu'une vache en Inde sur les siens. Personne ne sait au juste pourquoi le seul nom de cet animal si charmant fait s'étrangler les juifs et les musulmans. On a dit à ce propos tout et son contraire. La Torah l'aurait décrété impur parce qu'il est glouton, qu'il sent mauvais et se vautre dans les ordures, alors qu'en vérité, il n'est pas plus sale qu'un veau ou un poulet. Selon d'autres, parce qu'il porte le petit ver qui rend dangereuse la consommation de sa viande. Pour d'autres encore, parce qu'il y aurait trop de liens physiologiques entre l'homme et lui. On met également en avant son inadaptation aux climats d'Arabie et du Proche-Orient.

Rien de cela ne tient debout : il y a des sectes chrétiennes comme les adventistes qui l'interdisent et, à l'inverse, chez les musulmans des Balkans et les juifs de l'Europe de l'Est, on n'a jamais craché sur un bon petit carré de porc. Quant au climat, notre ami à quatre pattes se porte comme un charme dans les

kibboutz d'Israël où, avec une sacrée dose d'hypocrisie, on le produit à la chaîne pour la seule et bonne raison que cet envoyé du diable (souvent importé d'Extrême-Orient) rapporte des sous. Et même beaucoup, car si le nombre exact des cochons est presque classé « secret défense », on sait que leur viande est expédiée en grande quantité dans le monde entier.

Pour avoir la conscience tranquille et ne pas se mettre le Conseil des rabbins à dos, les éleveurs (pour beaucoup, d'origine russe) ont trouvé la parade : ils installent leurs troupeaux sur des planches ou sur du ciment. Le sol sacré est sain, saint et sauf !

Outre son esprit de coopération pour rapporter des devises, le cochon d'Israël sert de chien de garde aux villageois de Judée et de la région de Gaza. Non point pour trouver des truffes, comme dans le Périgord, mais pour avertir de l'arrivée de visiteurs mal intentionnés. On utiliserait aussi la malheureuse bête pour faire sauter les mines.

Puisqu'on peut toujours compter sur l'incommensurable bonté du genre humain, viendra peut-être le temps où, comme dans la Grèce antique, on lancera de pauvres cochons recouverts d'huile enflammée à l'assaut de l'ennemi.

2 novembre

Je ne vous apprends rien : les journalistes français votent à gauche ou à l'extrême gauche. Selon un sondage de *Marianne*, 6 % seulement d'entre eux avouent être de droite. J'ai même lu sur Internet qu'à la primaire du PS la rédaction du *Figaro* n'aurait pas été la dernière à venir voter massivement...

Et alors ? Ils ont bien le droit, non ? Si subitement, les journalistes de Radio France et de France 3 filaient tous à droite, je n'en serais pas plus fier pour la profession. Je ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mélenchon. Il n'empêche qu'une pareille petite fête, outre qu'elle donnerait à Max Gallo l'occasion de nous sortir en vitesse son quatre cent quatre-vingt-quatorzième opus historique de l'année, ne me choquerait pas tant que cela.

À trois conditions :

1) On se débarrassera de cette ordure de Fabre d'Églantine, au premier rang des responsables des massacres de septembre 1792, qui a sa rue dans le XII^e.

2) On débaptisera l'avenue Carnot, cette gloire nationale, magnifique soldat, dont les mains ont toutefois dégouliné du sang des malheureux Vendéens – sa loi du 1^{er} août 1793 est très claire : « La Vendée doit être un cimetière national. » Dans la foulée, on imposera au maire PS de La Rochelle de virer les deux ignobles terreurs que furent Billaud-Varenne et Bertrand Barère dont la mémoire est honorée par deux noms de rue.

3) On s'arrangera pour faire à Marie-Antoinette l'hommage d'une belle avenue de Paris et on prendra le soin de ne pas la couper par la rue Robespierre, ce qui serait d'un extrême mauvais goût.

Pour revenir à Maximilien, icône sacrée de la Révolution et de la Terreur, l'admiration que lui portèrent Lénine et les bolcheviks n'a guère contribué à nous le rendre furieusement sympathique – même si Alexis Corbière a publié dans *Le Monde* un plaisant article, nous rappelant qu'après tout la Grande Terreur n'a pas duré plus de deux mois (en somme, rien qu'un sale petit moment à passer...) et que ces « regrettables bavures » (les bavures sont toujours regrettables) furent peau de balle comparées aux « massacres et tortures cautionnés par les rois de France ».

Mais là où je rejoins notre sans-culotte du Parti de gauche, c'est que Robespierre ne fut pas le pire de la bande. Ce furent

plus tard les thermidoriens, trop heureux de s'en tirer à bon compte, qui lui taillèrent un costume de dictateur jacobin, en tigre affamé de chair humaine. Son rôle au sein du Comité de salut public baigne moins dans le sang que dans le flou. En tout cas, contrairement au valeureux Carnot, il ne fut ni la vedette ni le metteur en scène du « génocide » vendéen⁹. Lors des noyades de Nantes orchestrées par Jean-Baptiste Carrier (« Nous ferons un cimetière de la France plutôt que de ne pas la régénérer ») comme des massacres de Lyon, il se distingua en demandant le rappel des responsables et reprocha violemment à Fouché d'avoir « fait mitrailler en masse des ennemis désarmés ». Napoléon dira plus tard que Robespierre avait voulu être « le modérateur de la Révolution » et même l'arrêter (sans doute voulait-il faire oublier que Bonaparte avait été jacobin...).

Peut-être qu'au fond l'Incorruptible, détenteur de « la Vérité et du Bien », était tout simplement un type prudent qui ne voulait pas trop se mouiller. Une sorte de centriste, en quelque sorte, qui ne voterait pas Mélenchon mais Bayrou.

L'agrément de la grande Histoire est que nous pouvons la récrire indéfiniment en offrant à nos successeurs le plaisir de nous contredire et aux éditeurs le réconfort de nourrir leur famille.

10 novembre

Pour la bonne bouche, une des dernières « rubinades » à propos d'un nouveau restaurant sur l'île Seguin : « L'affaire se la joue joliment archi et ménage les hybrides en croisant l'esprit cabane, les transparences de serre, le pilotis et les tubulaires, les envergures d'entrepôt et les espaces verts. Un parti pris écolo-urbain qu'accompagne une cuisine phosphorée par Arnaud Daguin, porte-parole des saveurs flexitariennes. »

Bon appétit, messeigneurs !

Les communicants (sic) nous disent que le Sarko de 2012 n'aura rien à voir avec le Sarko de 2007. C'est un Sarko nouveau, tout neuf. Bonne nouvelle pour la France ? Sauf qu'en 2007 il avait gagné les doigts dans le nez et qu'en 2012 il n'en est pas assuré.

11 novembre

Il n'y a rien de tel pour rendre un peuple heureux qu'une bonne petite guerre ou une révolution, gagnée bien sûr, vu que, sur le moment, on a la tête ailleurs qu'à calculer le nombre des morts. L'allégresse, comme le lait qui bout, retombe vite mais tout cela laisse de beaux souvenirs. Qui a vécu, en août 1944, la libération de Paris ne saurait dire le contraire. Quand repassent à la télévision les scènes de liesse à Londres ou à New York, ou bien aujourd'hui les explosions de joie à Tunis, au Caire ou à Tripoli, je me dis que l'homme n'a pas encore trouvé de meilleure recette pour faire revenir le sourire aux lèvres.

Cécilia Attias, ex-Sarkozy, ouvre son blog, consacré à « la défense des femmes ». Peut-être qu'elle mettra son grain de sel dans la campagne présidentielle ? Je me souviens d'une visite à Neuilly que j'avais faite, il y a très longtemps, à mon vieux copain Jacques Martin, avec qui elle était encore mariée.

Quand ce n'est pas le plat désert de l'indifférence, mon premier contact avec les gens se traduit par un courant électrique, parfois violent, qui me passe à travers le corps. Un coup de foudre de sympathie ou un signal d'antipathie qui échappent totalement à la raison.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'était le sien. Camus laissait aux autres le soin de délecter leurs lecteurs de cette exécration pâtre.

Jean Daniel, dans son éditorial, rappelle cette grande leçon de journalisme vertueux. Pour suivre son exemple ? Nullement. Cette semaine, la une du *Nouvel Observateur* titrait, avec une photo d'un DSK souriant : « Révélations. La vie cachée de DSK ». Et, en bas de page : « Dossier : Pouvoir et prostitution, les liaisons dangereuses ».

Dominique Strauss-Kahn... L'ami de toujours... Celui à qui, il y a encore six mois, on tressait des couronnes et déroulait en pensée le tapis rouge qui allait le conduire jusqu'aux portes de l'Élysée. N'est-ce pas pitoyable ? Oui, je sais bien, « l'information avant tout ». Je dirais plutôt : le business avant la décence. Une couverture comme celle-là, on imagine un peu la courbe des ventes.

À la limite, si le magazine avait été détenteur de véritables révélations, on aurait pu comprendre qu'il se refuse à les garder pour lui, sa conscience dût-elle en souffrir. Mais ce n'est pas cela du tout. Dans cette « enquête » intitulée « L'insoutenable légèreté de Dominique », j'ai cherché en vain des informations que je n'aurais pas lues ailleurs. Rien, à l'exception d'une anecdote qui ne méritait tout de même pas la couverture : le voyage en Indonésie durant lequel François Mitterrand et DSK ont profité des services de « douces jeunes femmes ». Des masseuses orientales ? La routine pour tout voyageur provisoirement célibataire se rendant en Asie du Sud-Est. Étaient-ils au moins tous les quatre dans le même lit ? On ne nous le dit pas. De toute façon, il n'y avait pas là de quoi masser un chat.

Donc, je persiste et signe : il s'agit d'une entreprise de racolage commercial, ni plus ni moins. C'est drôle mais je n'imaginai pas Laurent Joffrin dans le costume d'un « Lolo la

Saumure ». François Lenglet, le directeur de la rédaction de BFM, qui est à mes yeux un modèle d'excellence journalistique, a raison de réagir : « Cet homme est à terre. N'est-ce pas suffisant ? Vraiment, ce voyeurisme me soulève le cœur. »

Je préfère en rire mais il y a de quoi se pincer quand, au beau milieu de ce dossier, on tombe sur la page des petites annonces roses. Sous le magistère de la gauche morale, on peut lire, par exemple : « Deux splendides JF. Massage naturiste sensuel et relaxant. SM possible », « Sauna hammam mixte libertin, rue de Provence », « Mina 30 a, brune, en couple, ch. un H pas ordinaire pr relat. extraordinaire ». Ou encore, placées l'une au-dessus de l'autre, ces deux offres : « Adorab. JF, 26 a. Future magistrate, piquante, joyeuse et décontractée, renc. H25-40 "convivial" » ; « H60. Avocat international, charme fou, offr. montagne de tendresse à F 50/60 et + ». À part l'âge, en voilà deux qui sont faits pour s'entendre ! Ils n'auront qu'à tomber la robe.

À propos de François Mitterrand, je vous rapporte une « chose vue et entendue » que me narra un témoin de la soirée lors de laquelle on célébra, à l'Élysée, en 1988, la réélection du chef de l'État. Se trouve là, accompagnée, une jeune et très jolie journaliste qui fait ses débuts à *Paris Match*. À l'époque, elle ne s'appelle pas encore Trierweiler mais Valérie Massonneau. Le Président n'est pas long à la repérer et à l'entraîner dans un coin pour bavarder. Avant de la quitter, il dit à la jeune fille : « Je n'ai pas besoin de vous donner mon numéro de téléphone. Ce soir, vous avez découvert où j'habite. » Les relations avec la future compagne de François Hollande en sont restées là. En tout cas, le mot de Mitterrand était charmant.

20 novembre

Dans le TGV Pau-Paris, devant toutes ces femmes qui avaient le nez plongé dans le pantalon de Fred Vargas, le galurin d'Amélie Nothomb ou la jupe d'Anna Gavalda, tandis que quelques hommes lisaient la presse, une idée noire m'a traversé l'esprit : je suis le dernier des imbéciles. J'écris des livres pour les hommes et ce sont les femmes qui lisent. Est-il encore temps pour moi, sous la bannière du genrisme, de devenir une écrivaine, une autrice, une diariste, une chroniqueuse ?

Sur ces entrefaites, une vieille dame s'est dirigée vers moi et m'a dit, avec un charmant sourire : « Vous êtes bien Christian Millau ? Écoutez... Je viens de terminer votre dernier livre. À part le passage sur Céline que je déteste, j'ai adoré ! » J'ai pris mon air modeste n° 3, qui laisse croire que je le suis réellement, et j'ai fait mine de regagner ma place. Mais la bonne dame n'en avait pas terminé : « Voyez-vous, monsieur Millau, c'est exactement le livre que j'aurais écrit. »

Bêtement, j'ai oublié de lui demander son nom et son adresse. Sinon, je lui aurais envoyé ce journal-ci à terminer et je serais reparti chez Michel Guérard manger des truffes.

21 novembre

Alors comme ça, Robespierre (voir mon article du 9 novembre) aurait bel et bien été un salaud ? À l'origine du « génocide » vendéen ? Reynald Secher, dont je lis le dernier ouvrage, *Vendée : du génocide au mémoricide*¹⁰, a retrouvé aux Archives nationales une lettre du Comité de salut public, en date du 21 Brumaire 1793 (11 novembre), donnant des ordres précis d'extermination des Vendéens : « Le Comité de salut public a arrêté un plan général tel que les brigands doivent disparaître en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

retour à Paris ces âmes généreuses intercédèrent auprès du gouvernement pour que cet ancien protectorat français devienne notre cent deuxième département, avec, à la clé, la sécu, les allocs et tout ce qui va avec.

En 1973, en reportage dans l'océan Indien, j'avais fait le tour des quatre îles et failli m'y noyer avec ma femme et mes trois enfants. Nous avons quitté la superbe rade de Dzaoudzi à bord d'un de ces rafiots d'où, à présent, débarquent chaque jour de pauvres bougres clandestins. À partir de Moroni, la capitale de l'Union, ils tentent l'aventure, au péril de leur vie. Le récif de Mayotte possède les fonds parmi les plus extraordinaires et les plus riches du monde, qui ne demandent qu'à se transformer en paradis touristique. Reste que Mayotte n'est pas l'île Maurice, et avant que les Mahorais connaissent l'heureux destin des Mauriciens, des dizaines de *kwassa-kwassa* (c'est le nom de ces embarcations de malheur) auront eu le temps de couler à pic.

Je me revois, avec ma petite famille et deux soi-disant marins totalement incompetents qui n'auraient pas fait la traversée du bassin du Luxembourg, jetant une corde à un pêcheur du coin en train de sombrer alors qu'un vent d'enfer s'était mis à souffler. À cet instant précis, le moteur de notre rafiote est tombé en panne. Impossible de le faire redémarrer. Le pêcheur a lâché la corde et, dans son *kwassa-kwassa* rempli d'eau à ras bord, est parti vers un minuscule îlot que le Bon Dieu, miséricordieux, avait oublié là. Je commençai à m'affoler quand, vingt minutes plus tard, le dit Bon Dieu, se disant qu'il ne pouvait tout de même pas nous faire ça, a donné un coup de manivelle à notre moteur pourri qui s'est mis à ronronner gaiement.

Le soir, à dîner, un jeune métropolitain doté d'une superbe cravate à fleur et d'un titre de « délégué au tourisme », nous conta ses mirifiques projets. Plus il parlait, plus de luxueux hôtels, de casinos et de boîtes de nuit poussaient sous les

cocotiers devant les marinas, encombrées de yachts et de grands voiliers de compétition. En fait, ce brave garçon était le symbole vivant d'un paradis fantôme où ne restait d'un passé presque brillant de sultanat arabe, versé dans le trafic d'esclaves, qu'un palais en ruines, de vieux canons de marine rouillés et, témoignage d'un passé plus récent « à la française », des becs de gaz éclairant d'une lueur incertaine les képis blancs des légionnaires dont l'unique distraction consistait à sonner le clairon à six heures du matin.

Il y a quinze jours, dans la Grand'rue de Mamoudzou, la capitale, enrichie d'une mairie ultra-moderne, la population passait ses journées à brandir des pancartes devant les boutiques fermées. Certains finiront à Marseille ou à Paris ; en tout cas quelque part en France puisque la France, c'est chez eux. Ils croiseront à l'aéroport les *m'zungu* – les Blancs – qui, lassés de se faire insulter, auront bouclé leurs valises.

27 novembre

Jean-Luc Mélenchon voit déjà, à l'horizon, se pointer les orages tant désirés, annonciateurs de révoltes, d'insurrections et même de révolutions, qui purgeront de ses humeurs puantes un capitalisme agonisant. Il n'a peut-être pas tort. Mais il n'aurait pas raison de se réjouir trop vite. Quand se lèvent les grandes peurs, le loup gris sort de la forêt, endimanché en démocrate. Rassurés, les agneaux l'élisent à la majorité des bêlements. Alors, le loup gris enfile ses bottes, boucle son ceinturon et les croque.

Quand la cote de Sarkozy n'arrêtait pas de dégringoler, mon ami Jean-Jacques n'en démordait pas : « C'est lui qui emportera l'élection en 2012. Pourquoi ? Pour la même raison qui l'a fait

gagner en 2007 : il en voulait ! Aujourd'hui, il en veut plus que jamais. Ce n'est pas le cas de Hollande. Il *aimerait bien...* Ce n'est pas la même chose. »

28 novembre

Quel festin ! Quel régal ! Tout à l'heure, sur BFM TV, François Hollande a désavoué l'accord avec les Verts sur la remise en cause du droit de veto de la France à l'ONU. C'était pourtant une épatante trouvaille d'Eva la Pétroleuse qui faisait également ses choux gras de la suppression des défilés militaires. Il a ajouté : « Je ne ferai appliquer que les mesures essentielles. » Du coup, comme il est venu à l'idée du candidat du PS de lire les engagements de son parti envers les écolos, il a découvert que la promesse d'une proportionnelle entre 15 et 20 % des députés, ça n'allait pas non plus. D'accord pour « une dose, sans plus », et encore, à condition qu'on ne dise pas tout de suite quelle dose. Bref, ce sera selon...

Le 21 octobre dernier, j'évoquais l'inévitable danse du ventre, au second tour, de Hollande pour charmer Bayrou. Je me suis trompé. Le candidat socialiste n'a pas attendu le second tour pour inviter le chef du Modem à entrer dans son prochain gouvernement. Cela tombe bien : il y a quelques jours, Bayrou disait du programme socialiste qu'il était « insoutenable ». À la gauche du PS, c'est la joie : « Bayrou est dans une autre logique ! », proteste Henri Emmanuelli. Pas question, non plus, pour Mélenchon, d'une alliance avec le Modem, dont l'idée rend également malade Cécile Duflot.

Qui donc parle d'un « énorme cafouillage » ? Jean-François Copé ? Non : Michel Vauzelle, le président PS de la région Paca.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'accent d'une candidate à la présidentielle » et le directeur de campagne de Mélenchon a dit être « sorti consterné de la lecture de ce billet ».

Laissons la parole à *Matame Choly* : « *Che fais médre en ekchamin ches mauvais Franzais du Point et kommander la tesdruccion immétiante des lokos de ce chournal antifranzais. Il vaut auchi zensurer Balchac, qui fait dire au paron de Nucingen, avec un axxent alzazien : “Fus fus êdes mogué te moi !” Balchac, gomme Bechon, est un rachiste. Ch'est moi qui vous le tis !* »

6 décembre

Claude Guéant, qui parle couramment le bazooka, a lâché dans le *JDD* une information qui circulait dans Paris et m'avait été confirmée par un ami « haut placé », au début du printemps, bien avant l'affaire du Sofitel : en décembre 2006, dans le bois de Boulogne, connu pour ses jeux et ses ris, la découverte fortuite, par la police, de DSK, « dans une voiture, en fâcheuse posture ». Son avocat parle évidemment d'un contrôle routier « de routine », mais d'après ce qu'on m'a dit, une note administrative a bel et bien été enregistrée au commissariat de la rue de la Faisanderie. Il était prévu de laisser fuiter la cachotterie si DSK s'était présenté à l'Élysée. Que voulez-vous, c'est la vie...

Sarkozy était-il déjà fana de Louis-Ferdinand Céline avant de rencontrer Carla Bruni ? Je l'ignore. En revanche, je sais qu'avant son mariage la *bella ragazza* gaucho avait rendu visite à Lucette, sa veuve, dans sa villa de Meudon.

N'en pouvant plus de ne pas être encore immortel, un écrivain (de C.) commença, avant de se présenter, par en faire, *via* la

presse, la confiance à tout le monde. Je l'ai croisé, il y a quelques mois, dans un dîner très parisien. Il m'a paru si respectueux de sa propre personne que je parierais qu'il dit « Vous » quand il s'adresse à lui-même.

D'après mon ami F. de l'Académie, qui élira demain le successeur au fauteuil de Pierre-Jean Rémy, il n'aura pas plus de une ou deux voix. On peut penser ce que l'on veut des Quarante, mais ils ont l'usage des bonnes manières : rien ne les agace plus que les gens qui s'invitent d'eux-mêmes au quai Conti.

L'Europe est triste, lugubre. Qu'est-ce qu'on aurait rigolé avec DSK à l'Élysée et Berlusconi au Quirinal ! Notre seul espoir : découvrir qu'Angela Merkel est une petite coquine.

7 décembre

Il est temps que je dégage. Je n'y comprends plus rien. Chez Christie's à New York, une photo de l'Allemand Andreas Gursky, *Rhein II* (deux mètres de haut sur quatre mètres de long) a atteint le record absolu de quatre millions de dollars, balayant Cindy Sherman, qui fait d'elle-même des portraits azimutés (3,89 millions de dollars, soit 5 520 000 euros) et Richard Prince, « icône » de la contre-culture américaine (3,4 millions de dollars). L'œuvre en question représente le flot du Rhin, d'une jolie couleur argentée, entre ses deux rives couvertes d'une herbe rase, vert émeraude. Sans discussion possible, une illustration réussie de l'art conceptuel. Pour la directrice de la Gagosian Gallery qui vend ses œuvres, c'est beaucoup plus que cela : « une image miraculeuse d'une dimension métaphysique ». Après tout, pourquoi pas ? Mais puisque c'est le prix astronomique de cette photo qui affole la planète Art, parlons donc un peu de fric.

Au Jeu de paume, les Parisiens se sont précipités à l'exposition de Diane Arbus et ils n'ont pas eu tort. Le regard de cette jeune femme a capté, comme aucun autre, le troupeau humain dans ce qu'il a de plus biscornu, détonnant et bouleversant. Parmi ses deux cents clichés, tous extraordinaires, il en est un, particulièrement inquiétant : *Couple de teenagers sur Hudson Street*. Ils posent l'un à côté de l'autre comme pour une photo de mariage. Rien donc que de très banal, si ce n'est que ces deux gamins n'ont pas d'âge. Il serait trop facile d'évoquer les monstres de Goya ou les nains de Vélasquez. Le garçon et la fille, chopés dans la rue par Diane Arbus, ne sont ni des monstres ni des nains. Ils sont effrayants et, eux, sont vivants. Peut-être sont-ils tombés d'une autre planète. Quoi qu'il en soit, c'est un chef-d'œuvre.

Or, l'œuvre de Diane Arbus s'est vendue 20 500 dollars chez Christie's. Certes, ce n'est pas rien, mais cela reste à une distance astronomique des quatre millions de Gursky. Il est vrai que la jeune New-Yorkaise d'ascendance russe, qui s'est donné la mort en 1971, a disparu trop tôt pour entrer dans le circuit de l'art-business, patronné entre autres par Gagosian et Francois Pinault, et où se cuisinent des cotes quasi surnaturelles.

Pendant toute ma vie professionnelle, à *Paris Match*, *Jours de France*, *Paris-Presse* ou *Elle*, j'ai eu la chance d'être proche du monde de la photo, et même de ses grandes signatures, notamment celles de la légendaire agence Magnum, lancée par Robert Capa et immortalisée par des Elliott Erwitt, Ernest Haas, Erich Lessing ou David Seymour. Mais j'ai connu aussi Robert Doisneau, Jean-Loup Sieff, Frank Horvat ou Nicolas Tikhomiroff. Or, je viens d'avoir la curiosité de rechercher les prix atteints en salles des ventes par quelques-uns des plus doués de l'histoire de la photo. Les résultats, comparés à *Rhein II*, sont sidérants.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui serait fascinante si l'on comprenait quoi que ce soit aux échappements verbaux d'un Lorant Deutsch éructant son texte à fond la caisse (dont quelques bribes audibles laissent deviner la qualité), comme une locomotive surchauffée crache sa fumée.

Ce jeune comédien de talent a cru sans doute restituer ainsi, au plus près, le galop de la phrase célinienne. C'est dire s'il n'a rien compris au jaseur du *Voyage* et de *Mort à crédit*. Si on lui avait fait écouter quelques-unes de ses interviews télévisées, comme celle de Pierre Dumayet, il aurait compris son erreur. Je ne dirais pas que Céline était membre du club des « fins diseurs » et des conteurs du coin du feu, mais pour avoir passé un peu de temps chez lui à Meudon et l'avoir écouté, je puis témoigner qu'il prenait grand soin, y compris dans ses fracassantes envolées blasphématoires, de parler lentement et clairement, d'articuler chacune de ses phrases, et même d'y glisser une touche de préciosité et de coquetterie, à l'instar de sa prose écrite. Bref, tout au long de cette heure et demie, malgré tout passionnante, je n'ai cessé de penser à un absent qui nous aurait fait du bien aux oreilles : Fabrice Luchini.

Interviewé dans *Le Figaro*, Lorant Deutsch a avoué qu'il n'aimait pas trop Céline... Alors pourquoi l'avoir choisi ?

14 décembre

Quelqu'un a-t-il songé à célébrer l'anniversaire de la mort de Raymond Radiguet, un 12 décembre ? Je repense à ce matin de 1957 où le garçon d'étage du 37 rue du Louvre entre dans mon bureau de *Paris-Presse* et me dit : « Il y a un monsieur qui vous demande. » Sur la fiche qu'il me tend, je lis : *A.S., fils présumé de Raymond Radiguet*.

Paris-Presse vient de publier le cinquième et dernier article d'une série où j'ai raconté le « roman vrai » de l'auteur du

Diable au corps.

Après la mort, en 1923, du prodige de vingt ans, emporté par une typhoïde, le drame familial, né de la scandaleuse liaison du garçon de quinze ans et de Marthe, son institutrice dont le mari se battait sur le front, s'était poursuivi, implacable.

Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de bois*, la bible des anciens combattants de 1914-1918, n'avait pas eu, trente ans plus tôt, de mots assez durs pour fustiger Radiguet, jusqu'à ce jour de 1953 où il vit débarquer chez lui un homme d'une soixantaine d'années, à l'allure assez pitoyable, qui portait un crêpe noir autour de sa manche.

Le visiteur se présenta d'une voix timide : « Je suis Gaston, le mari de l'héroïne du *Diable au corps...* » Et il ajouta pompeusement : « ... Le soldat à qui Raymond Radiguet a volé son bonheur. »

Retenant difficilement ses larmes, Gaston commença son récit. À son retour de la guerre, certains indices l'avaient fait douter de la fidélité de sa femme, Alice. Quand, en 1923, le roman autobiographique avait paru chez Grasset et rencontré un succès phénoménal, il ne se trouva pas un passage qui ne mit à la torture le mari trompé de l'institutrice, rebaptisée Marthe dans le récit. Dans le pavillon de Saint-Maur où habitait le couple, la vie devint un enfer. Un jour, emporté par la rage, Gaston cassa même le bras de sa femme. Ne pouvant plus supporter la vue du petit garçon, né infirme, qu'il savait ne pas être le sien, il le confia à une nourrice. Alice ne cessa de nier et, peu à peu, le silence s'installa dans le pavillon où Gaston avait fini, cinq ans plus tard, pris de remords, par faire revenir l'enfant.

Une nouvelle guerre avait chassé l'obsession de la précédente quand *Le Diable au corps*, sous les traits cette fois-ci de Gérard Philippe et de Micheline Presle, réapparut en 1947 sur les murs de Paris. Pour l'ancien soldat, les images étaient encore plus

terribles que les mots. Les disputes reprirent de plus belle, jusqu'au jour où, atteinte d'un cancer de la gorge, Alice fut transportée à l'hôpital. Elle avait cinquante-neuf ans. Le jour de sa mort, en 1952, elle fit signe à son mari de s'approcher et, dans un dernier souffle, lui jura : « Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas vrai... Je n'ai rien fait de mal... »

Ayant terminé son récit, Gaston prit les mains de Dorgelès et lui dit d'une voix implorante : « Elle n'a pas pu me mentir. Elle n'était pas coupable. Je vous en supplie, aidez-moi à clamer son innocence. »

Selon lui, Radiguet, à qui Alice donnait des leçons, avait subtilisé, au domicile conjugal, le journal intime du mois d'août 1917 au mois d'octobre 1918, où elle recopiait les lettres du couple et notait ses pensées du jour. Ce fut ce journal qui donna au jeune « pervers » la matière de son roman.

En novembre 1953, le membre du jury Goncourt trouva dans son courrier un paquet, accompagné d'une enveloppe bordée de noir.

« Monsieur et cher camarade, put-il lire, quand vous recevrez cette lettre, j'aurai rejoint celle que j'aimais et qui m'a toujours aimé. J'espère que l'oubli rejettera dans le néant le livre qui nous a fait tant de mal. »

Gaston S. venait de mourir quelques jours auparavant.

Dans le paquet, se trouvait un exemplaire du *Diable au corps* dont les pages étaient couvertes d'annotations qui mettaient en parallèle le texte de Radiguet et celui, supposé, du journal dérobé. Quand, par exemple, Radiguet faisait dire à Marthe, à l'intention de son jeune amant : « Mords-moi, marque-moi, je voudrais que tout le monde le sache », Gaston commentait : « Mords-moi, marque-moi... c'est ce qu'elle me disait lors de mes permissions. » Et le plaidoyer s'allongeait, interminable et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

camps de concentration. Et pourtant... Telle est l'ultime perversion de la dictature qui, à la fois, terrorise, rassure et protège.

À l'exemple de Staline, « petit père des peuples », la dynastie criminelle qui fit main basse en 1948 sur le « pays du matin calme » a compris que le pouvoir absolu demande à ce que s'établissent (par la force ou la propagande) des rapports quasi filiaux entre le maître et l'esclave, entre celui qui se présente comme un père et l'autre qui finit par s'imaginer qu'il est son enfant. Cette recette, qui avait si bien réussi à Mao, est une spécialité gourmande du communisme. Hitler, lui, n'avait pas fait vibrer cette corde sensible : les Allemands n'étaient pas ses enfants. Il les avait emballés pendant près de dix ans en leur apportant victoire sur victoire.

Jacques Rossi, l'auteur du *Manuel du goulag*, devenu une référence comparable à *Une journée d'Ivan Dessimovitch* de Soljenitsyne ou aux *Récits de Kolyma* de Chamalov, s'était retrouvé à la prison de Boutyrka sept années après mon grand-père. Cela crée des liens. Aussi lui ai-je été reconnaissant de me raconter ses souvenirs du goulag, où il avait passé vingt années de sa vie. Nous déjeunions chez *Benoît*, au Châtelet, quand il m'a raconté un épisode vraiment stupéfiant. Le jour où la nouvelle de la mort de Joseph Staline est parvenue jusqu'à l'enfer du cercle arctique où le même Staline les avait jetés, il a été stupéfait de voir autour de lui des *zeks*, prisonniers affamés et transis de froid, éclater en sanglots, pleurant la disparition de leur bourreau.

22 décembre

Pour une fois qu'Eva Joly dit quelque chose de sensé, il serait inélégant de ma part de ne pas baisser les armes. Un

sondage CSA pour *Terrafemina* nous apprenant que les femmes interrogées ont décerné le titre de « *Femme de l'année 2011* » à Anne Sinclair, qu'elles ont préférée à Christine Lagarde, Mme Joly vient de pousser un coup de gueule : « Il ne faut pas exagérer ! L'épouse de DSK n'est tout de même pas une héroïne ni un modèle pour les femmes ! »

En effet, quel drôle d'exemple à offrir aux lectrices « modernes et libérées » de ce magazine vachement tendance que celui d'une femme trompée à répétition et, pis encore, humiliée à la face du monde par son fouteur de mari ! La prochaine « *Femme de l'année* » sera sans doute la malheureuse qui aura reçu, sans broncher, le plus de paires de baffes de son cher et tendre.

Jean-Pierre Chevènement, candidat à l'Élysée. La nouvelle a comme un goût de vieux bonbon suçoté qu'on retrouve au fond d'un tiroir.

De son côté, Dominique de Villepin, qui me fait de plus en plus penser à l'un de ces *puppi* du théâtre de marionnettes de Palerme ferrailant à tout propos, assure, lui, qu'il va « créer la surprise ». Il avait prononcé, en 2006, cette phrase prémonitoire : « Ils s'apercevront que je suis assez con pour aller jusqu'au bout. »

Enfin, pour le dessert, voilà Christine Boutin, aussi dynamique qu'une motte de beurre, qui menace Sarkozy de « lâcher une bombe atomique ».

Tandis que la vie promet de s'allonger jusqu'à devenir un jour interminable, les gâteaux rajeunissent. Les jeunes gâteaux s'activent notamment dans les manifs où, il n'y a pas si longtemps, des gamins de quatorze ans gueulaient contre la retraite à soixante-deux ans.

Stéphane Bern s'ébroue dans la monarchie avec l'allant du jeune canard qui agite ses plumes sur la pièce d'eau des Suisses. C'est un épatant conteur qui donne à l'histoire une fraîcheur nouvelle. Son émission *Secrets d'histoire* est tellement réussie que France 2 finira bien par la supprimer. Son « Fouquet » et sa « Reine Victoria » m'ont donné la sensation de découvrir quelque chose que je croyais assez bien connaître.

Quand le roi de France sera revenu sur le trône, il confiera, je l'espère, à Stéphane Bern ses relations publiques et le fera Grand Chambellan. Ah oui, j'ai oublié de le rappeler : la monarchie, c'est très bien. Sauf quand le souverain est un imbécile. Ce qui n'arrive pas plus souvent que dans n'importe quelle république. De Gaulle, qui avait la chose en tête, a raté son coup. Il faut dire que le comte de Paris, hum... Roger Nimier, à qui l'on demandait s'il était favorable à un retour à la monarchie, répondit : « Ce serait avec plaisir mais monseigneur le comte de Paris nous l'interdit. »

Maintenant que ce n'est plus défendu, préparons-nous à accueillir un Louis XX ou un Henry VII. Il faudrait d'ailleurs préparer en vitesse ses appartements au château de Vincennes où, d'ailleurs, le Général avait, un moment, songé à transporter la présidence de la République. Débarrassé de sa crasse, l'admirable donjon – le plus haut édifice fortifié médiéval d'Europe – a retrouvé sa splendeur du temps de Charles V. En outre, j'habite à dix minutes à pied, par le chemin des Passe-putains (l'ancien nom de l'actuelle avenue Daumesnil), ce qui facilitera mes visites à la cour.

Je ne plaisante pas. La supériorité d'un monarque royal sur un monarque républicain est qu'une fois en place seule une révolution peut l'en déloger. En outre, il n'est l'otage ni de ses amis ni de ses ennemis. Il vole au-dessus du nid de coucou des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui trinque. » D'accord, ce n'est pas du Sainte-Beuve mais c'est bigrement efficace.

Dans la cuvette de WC qui trône dans une de ses vitrines, on trouve pêle-mêle les derniers Guillaume Mussot ou Mazarine Pinget.

Mais quand le volcan crache ses coups de cœur, ça chauffe, ça crépite, ça grésille. Il vous prévient : « Attention, chef-d'œuvre ! » ; « Si vous ne deviez lire qu'un livre cette année, c'est celui-ci » ; « Un roman dont la lecture devrait être obligatoire », etc. Quand il met les gaz, le livre d'un inconnu dont personne n'a parlé mais qu'il a aimé, fait un carton. C'est le sorcier de la librairie. Rien ni personne ne peut influencer son jugement.

Certains de ses confrères font la gueule, en le voyant monopoliser les écrans, aux côtés de ses deux grandes copines, Valérie Expert et Marina Carrère d'Encausse. D'autres le trouvent vulgaire, outré, injuste ou mégalo. Les revues de presse ne le citent pour ainsi dire jamais.

Gérard, qui est l'homme le plus libre du monde, les laisse causer et arbore un tee-shirt où est écrit : « J'ai toujours raison. »

31 décembre

« Paris sera foutu seulement le jour où *Maxim's* aura disparu. » Jean Cocteau n'est plus là pour admettre son erreur et aussi pleurer avec moi. Ce soir, Paris est toujours là mais c'est *Maxim's* qui sombre dans la Seine. Le fabuleux réveillon de la Saint-Sylvestre ? Le voilà embarqué sur une galère au pied de la tour Eiffel avec buffet à volonté et petit déjeuner à 5 heures du mat' avec café-croissant. Sur Internet, on peut même recueillir le mot du patron : « gastronomie et convivialité ». Le patron ? Il

n'ose pas dire son nom mais c'est Pierre Cardin, bien sûr. Le capitaine Némó qui, depuis des années, s'obstine à naufrager la plus belle caverne à plaisirs de Paris, peut-être même du monde.

J'ai la plus grande admiration pour cet homme exceptionnel qui fut, disent les spécialistes, un couturier génial, inventeur du prêt-à-porter, un génie des affaires, un mécène éclairé et qui, pourtant, s'est montré incapable de sauver le vieux sous-marin de la rue Royale, sinon en faisant croire, à coups de dîners de groupe, de soirées autocars et de « tout compris » qu'il flottait encore sur les eaux chics de la Vie parisienne.

Jeune homme, chaque fois que je passais devant cette boutique de marchand de couleurs où l'on peignait la vie en rose et croisais, sur le trottoir, le chasseur et ses « écrevisses », assistants à la tenue écarlate, soulevant leur casquette au moment d'ouvrir la porte d'une Rolls (si l'on avait une Bentley, ce n'était pas grave, ils la garaient aussi), je me disais : « Voilà un endroit où, hélas, tu ne pourras jamais mettre les pieds. »

Miracle, le 31 décembre 1949, je suis dans le magique paquet de nouilles qui gît sur le sable du dernier bocal de la Belle Époque. C'est le premier réveillon où l'on va sonner les douze coups annonçant à la terre entière que l'après-guerre est terminée et que nous voilà débarrassés, enfin, de ces maudites années quarante, dont nous avons vraiment soupé, même si l'essence n'est pas encore en vente libre et le Haut Commissariat au ravitaillement pas encore fermé. Les femmes ont sorti les bijoux du coffre, les hommes leur smoking de la naphthaline et, à l'entrée de la salle, Albert a oublié qu'il n'y a pas si longtemps, il plongeait le buste devant le maréchal Goering.

Il est devant moi, tel le gardien du tabernacle, le légendaire, le redoutable Albert, dont on dit : « Tout le monde voudrait lui parler mais lui ne parle qu'à l'Aga Khan », le menton gélatineux disparaissant dans le matelas d'un cou gonflé à bloc, la lèvre de

grenouille clappant sous le gros nez de chanoine et, au-dessus de cette charcuterie rose et appétissante, le regard faussement indifférent perçant chaque arrivant comme l'œil du commissaire après une rafle. C'est à mon tour de franchir le barrage.

« Oui ? », laisse-t-il tomber de l'air dégoûté d'un majordome de Buckingham Palace ouvrant la porte par erreur à un représentant en aspirateurs. Je lance le nom du couple dont je suis l'invité et, du coup, le Grand Épurateur me regarde, ou plutôt ne me regarde pas, mais d'un autre œil.

Notre table est ancrée à mi-chemin entre l'orchestre et le « rang royal ». Sur l'échelle des valeurs locales, c'est un classement honorable. Bien meilleur, en tout cas, que si l'on nous avait collés sur le côté droit de la grande salle, considéré comme une zone de relégation – jusqu'au jour où la princesse Margaret y ayant posé son frais poster, l'endroit sera déclaré vraiment chic.

Mais le spectacle suprême qui capte tous les regards se trouve de l'autre côté, le long du mur, à gauche de l'entrée de la grande salle. Sur la carte sous-marine de *Maxim's*, ce récif, le plus prestigieux de la nuit parisienne, est désigné sous le nom de « rang royal » ou aussi « banquette royale ». Les coraux sont ici phosphorescents, attachés à cinq tables non pas mises bout à bout mais très rapprochées. Le partage est le plus souvent égal entre les coraux femelles, enveloppés dans des robes signées Jacques Fath ou Christian Dior, sertis de diamants, de rubis ou d'émeraudes, et les coraux mâles, qui fument le havane et sont, chacun dans sa partie, roi ou prince de quelque chose.

On pourrait voir, surtout ce soir, une sorte de crèche à quinze ou seize personnages, où la Vierge Marie serait Martine Carol, sainte Anne la Béguin, saint Joseph Maurice Chevalier, les rois Mages le marquis de Cuevas, Arturo Lopez, Carlos de Beistegui, et l'enfant Jésus le fils, joufflu comme une paire de fesses, de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arriver au volant de leur voiture de sport, ma compassion en a pris un coup.

Mais tout compte fait, Marcel Raulin et ses gros bras ont rendu un fieffé service aux finances publiques. S'ils n'avaient pas pris le risque délibéré de passer quelques années en tôle pour un acte de mutinerie gravissime (en fait, on les a laissés rentrer tranquillement chez eux), le gouvernement aurait continué à dilapider l'argent du contribuable.

Quand, quarante plus tard, après que des syndicats enragés ont torpillé le port de Marseille et fait des liaisons avec la Corse un cauchemar quasi permanent, on apprend avec effarement que le gouvernement serait prêt (ou peut-être fait-il semblant) à nous monter une nouvelle usine à gaz avec la compagnie la plus surréaliste du moment, pilotée de concert avec certains membres d'une CFDT plus calabraise que maritime, on frémit. Une faillite, c'est toujours triste, mais il est tellement plus sain d'indemniser généreusement mille sept cents salariés et de tout faire pour les recaser que d'engloutir de nouveaux millions dans un désastre annoncé. En période électorale, pas facile de ne pas céder à la démagogie... Aux dernières nouvelles, il paraît que, pour une fois, on ne va pas se lancer dans une autre folle aventure et qu'on laissera SeaFrance mourir en paix. On verra bien.

En attendant, j'en ai les bras coupés quand les médias, unanimes, saluent le « courage exemplaire » de Jacques Chérèque. Le patron de la CFDT est sans doute le plus sensé des chefs syndicalistes et un homme foncièrement honnête. Mais il est tout de même fort de café qu'il ait attendu la veille du jour où allait être prononcée la liquidation de SeaFrance pour découvrir que la section maritime Nord de la CFDT était un nid de frelons et que certains camarades calaisiens conduisaient leur petite entreprise avec des méthodes douteuses.

Depuis des années, le quotidien local *Nord Littoral* faisait état des combines de deux leaders du syndicat qui auraient distribué promotions non justifiées et jours de congé à la tête du client, falsifié les documents de bord et, au passage, qui se seraient offert des villas et des appartements avec les millions d'euros raflés par la revente des bouteilles d'alcool, cartouches de cigarettes et flacons de parfum disparaissant quotidiennement des stocks. Le secrétaire national de la CFDT aurait donc été le seul à ne pas être au courant de ce que tout le monde savait (un rapport à la paille de fer de la Cour des comptes en 2009) ? Eh oui... la « paix sociale » n'a pas de prix.

Je remarque, par la même occasion, que le maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin, dont nous savourons tant le joyeux accent « Pastis 51 », ne s'est pas non plus précipité pour dénoncer le « système Guérini » (le président du conseil général des Bouches-du-Rhône et son « frangin ») qui a prospéré sous ses yeux pendant des années. Il a fallu que ce soit son adjoint Renaud Muselier qui, dans le sillage des torpilles lancées par Arnaud Montebourg, fasse le boulot à sa place. À la place, aussi, de Martine Aubry, la patronne aux oreilles bouchées du PS, pas pressée non plus de vidanger la fosse à purin.

6 janvier

Dans le commerce, il n'y a pas trente-six façons de faire des sous : soit on vend du moche et du pas cher à ceux qui n'ont pas d'argent, donc les plus nombreux ; soit on vend du très cher à ceux qui ont trop d'argent. Dans le dernier cas, si l'on est vraiment malin, on vend le très cher encore plus cher que ses concurrents.

C'est ce qu'a parfaitement compris Frazer Thomson, propriétaire du plus grand vignoble anglais dans le Kent. Il produit du champagne. Eh oui ! Et même un champagne suffisamment bon pour s'être retrouvé, l'autre jour, devant trois grandes marques françaises, en tête d'une dégustation à l'aveugle, organisée par le magazine *Decanter*. J'imagine qu'un monsieur qui met sur le marché du champagne « made in England » doit se sentir un peu gêné aux entournures à la perspective de faire rigoler la Champagne tout entière. Un réflexe normal serait de proposer ses bulles, comme le font les Italiens et les Espagnols, à des prix cassés, pour quelques euros seulement.

C'est d'ailleurs de cette façon que Frazer Thomson a commencé son négoce en vendant, à moins de six euros, vingt mille bouteilles de son brut blanc de blancs. Puis, eurêka !, il a eu l'idée de multiplier son prix par six. Du coup, il en a vendu deux cent mille. Puisque je suis plus cher que mes concurrents, c'est que je suis meilleur qu'eux... Imparable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans sa jeunesse, Xavier Raufer a milité à *Occident*. Autre signe qui ne trompe pas : il lui arrive de signer des papiers dans *Valeurs actuelles*. Cela en dit long sur la moralité du personnage... On finira par découvrir qu'un jour il a pris un café avec Éric Zemmour, et qu'un autre il a bu une citronnade à la table d'Éric Brunet.

Pour l'un de ses adversaires les plus acharnés, le sociologue Laurent Bonelli, non seulement il donne une version « caricaturale » de nos banlieues mais, pire encore : d'extrême droite il a été, d'extrême droite il sera toujours... Imparable, non ? Aussi les politiquement corrects frisent-ils l'apoplexie quand ce mal-pensant sort une énormité du genre : « Ce n'est pas la misère qui favorise le crime. C'est la prospérité. »

Pourtant, il se trouve que c'est la vérité. On en trouve la preuve dans la presse américaine et les documents du FBI. Aux États-Unis, après les premiers dégâts causés par la débâcle financière, la pauvreté explose en 2011 : 25 millions d'Américains sont chômeurs ou sous-employés. 40 % des jeunes Noirs vivent en dessous du seuil de pauvreté et 11 millions de familles se disent incapables financièrement de se trouver un logement décent. Tous les ingrédients se trouvent réunis pour que les rues des grandes cités américaines se transforment en une jungle livrée à des bandes criminelles mettant le pays à feu et à sang.

C'est d'ailleurs ce qu'avaient anticipé dans les années 1960 d'éminents sociologues, dont Richard Cloward, de la Columbia University. Ils envisagent alors la criminalité comme la réaction très compréhensible à la pauvreté et à l'inégalité des revenus dans une Amérique en plein boom économique. À la fin des années 1980, un rapport du FBI théorise l'homicide criminel comme un « problème de société, qu'on ne peut régler par une politique répressive ». Dans son livre *New York Murder Mystery*,

le criminologue Andrew Karmen le confirme : « Le crime est une forme déviante de protestation sociale. » Plus tard, en 2008, le *New York Times* met en garde le président Obama : « La crise économique a créé les conditions d'une explosion de la criminalité parmi les désespérés et les sans-emploi dans les centres-ville. »

Née aux États-Unis, l'expression « *root cause excuse making* » est devenue en France, où elle fait florès, « culture de l'excuse ». Or, cette myopie de la bien-pensance devrait exploser en vol face aux réalités.

Dans l'Amérique des années 1960, alors en pleine santé, où l'aide aux quartiers défavorisés augmente sans cesse, les homicides, sur le plan national, augmentent de 43 % ! À l'inverse, durant les six premiers mois de l'année 2009, les homicides chutent de 10 %, les crimes contre les biens de 6,1 %, les vols de voiture de 19 %. En Californie, où le chômage touche plus de 12 % de la population, les homicides ont reculé de 25 % à Los Angeles et les vols de voiture de 20 %¹⁶.

À New York, dont on me dissuadait au début des années 1980 de parcourir les rues, comme j'adorais le faire, pendant des heures, la ville aujourd'hui est redevenue sûre (même s'il reste évidemment des quartiers périphériques à éviter) et les homicides ont atteint leur plus bas niveau depuis cinquante ans. La criminalité de rue, au plus bas depuis trente ans, a diminué de 80 % depuis 1980. Cette baisse spectaculaire est évidemment liée à une augmentation des incarcérations (le nombre des prisonniers fédéraux est passé de 300 000 à 1,6 million entre 1977 et 2008).

Quoi qu'en disent les adversaires du « sécuritaire », l'Amérique souffre de la crise bien plus que la France, et pourtant la criminalité s'est effondrée. Même tableau en Grande-Bretagne où, bien que le chômage soit à son plus haut niveau

depuis dix-sept ans, les crimes graves diminuent spectaculairement depuis trois ans. En Écosse, où l'on a la gâchette facile, les violences par armes à feu ont diminué de 24 % entre 2009 et 2010.

Conclusion : c'est la richesse et la prospérité qui suscitent la convoitise et engendrent le crime. Chez nous, il y a moins d'actes criminels en Seine-Saint-Denis que dans les Ardennes ou la Creuse. Xavier Raufer fait remarquer, à l'intention des professionnels de la compassion, que ce ne sont pas les produits de nécessité qui sont volés en priorité mais le matériel de valeur (bijoux, télévisions, caméscopes, ordinateurs, etc.). En somme, ne s'agirait-il que d'une forme de commerce tout à fait légitime ? Faudrait-il, en plus, les plaindre, ces pauvres petits ? Je ne crois pas que les malheureux Jean Valjean, condamnés à cinq ans de bague pour le vol d'un pain, courent les rues du 93.

Si la sévérité produit ses effets aux États-Unis et en Grande-Bretagne, c'est aussi parce qu'on ne laisse pas en rade, comme chez nous, faute de places dans les prisons, des milliers de sentences prononcées par les tribunaux et qu'on ne libère pas systématiquement les délinquants, souvent même avant la moitié de l'exécution de leur peine.

Cette démonstration me laisse toutefois perplexe : faut-il souhaiter qu'il y ait de plus en plus de chômeurs pour avoir moins de criminels ?

12 janvier

Dandy, Michel Houellebecq ? Une drôle d'idée, en vérité. Dandy, Philippe Sollers ? Il voudrait l'être et doit même penser qu'il l'est, mais ce libertin conventionnel est à plus de distance du dandysme que ne le fut Coluche. On confond volontiers le dandy avec le gandin. Certes, il l'est à sa façon de s'habiller

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Boudu ! Rien que pour cela, à mon ninou des Landes, je lui espoutirais bien un gros bicou sur les deux joues !

20 janvier

Retour à mes divagations nocturnes. Nous avons encore cent jours devant nous pour tricoter tous les modèles possibles qui pourraient habiller les premier et second tours. Dans les médias, comme au loto, chacun y va de sa combinaison et, à force de les multiplier, il y en a forcément qui tireront le gros lot et passeront pour des génies de la science électorale. Jusqu'à présent, nul ne s'aventure en dehors des sentiers battus par la bande des Quatre. Cela nous donne jusqu'à plus soif des Hollande-Sarkozy, Sarkozy-Le Pen, Bayrou-Sarkozy, etc.

D'un autre côté, nos politologues les plus distingués, affolés à l'idée de passer pour des truffes, nous préviennent en hochant la tête d'un air entendu que nous ne sommes pas à l'abri de quelque phénoménale surprise. Le propre de la surprise étant de surprendre, ils n'en disent pas plus. Mais si l'irraisonnable avait raison, ils pourront toujours s'en tirer avec un : « Je vous l'avais bien dit. »

En conséquence, j'ai décidé de consacrer mes insomnies, mes rêves ou mes cauchemars à imaginer l'inimaginable. À titre d'exemples : Sarkozy-Mélenchon ; Marine Le Pen-Eva Joly ; Hollande-Frédéric Nihous ; Dominique de Villepin-Christine Boutin ; Nicolas Dupont-Aignan-Mélenchon ; Christine Boutin-Marine Le Pen ; Corinne Lepage-Sarkozy... Et pourquoi pas un duel historique Hervé Morin-Morin Hervé, arrivant à égalité avec 0 % de part et d'autre ? Comme jeu de société pour dîners en ville, je parie sur un succès pyramidal, pharaonique, voire même sardanapalesque.

21 janvier

J'aime bien quand la gauche est folle. Un exemple : Christophe Girard, adjoint au maire de Paris, chargé de la Culture, a paraît-il la ferme intention de s'installer dans le fauteuil de Frédéric Mitterrand, au ministère de la Culture, si la gauche passe. Après tout, pourquoi pas ? La culture est une affaire de famille. De plus, ce joli garçon est un grand humaniste. Quand il avait été question de faire « citoyen d'honneur de la Ville de Paris » le dalai-lama, il s'y était opposé catégoriquement, ajoutant que l'homme qui venait du Tibet était « comme Benoît XVI, particulièrement réactionnaire ».

Sur le moment, personne n'eut le réflexe de se demander (à voix haute) : est-ce que, par le plus grand des hasards, ce monsieur qui ne cache pas son admiration pour le modèle démocratique chinois n'aurait pas un lien de parenté avec un nommé Christophe Girard, directeur stratégique du département mode chez LVMH ? Ce même LVMH, de Bernard Arnault, qui a pour l'inépuisable marché chinois les yeux de Chimène ? C'est le même ? Ah, bon. Serait-ce lui, aussi, qui vient de sortir un *Petit Livre rouge de la culture* où se niche l'une des idées les plus riches de l'année nouvelle ? En deux mots, voici l'affaire. On créera des « résidences d'écrivains », des sortes de Villa Médicis *made in France*, où les auteurs seront logés gratuitement à l'année, dans des écoles, collèges ou lycées.

Bien qu'il ne le dise pas, il a sûrement quelques banlieues pourries derrière la tête, histoire de favoriser la « mixité des cultures », le « partage des connaissances » et le « brassage social ». On lancera des charters direction le 93 et le 95 ainsi que vers quelques îlots d'inculture des XIX^e et XX^e arrondissements. On y fera monter romanciers, essayistes, sociologues et philosophes dont les noms figurent sur la liste

des meilleures ventes de la Fnac (sinon l'opération « Des plumes pour tous » risque ne pas avoir le retentissement mondial qu'elle mérite). Marc Lévy se retrouvera à La Courneuve, Frédéric Beigbeder au Blanc-Mesnil, Emmanuel Carrère à Clichy-sous-Bois, Amélie Nothomb à Bobigny, BHL à Neuilly-Plaisance (on supprimera le mot « Plaisance » sur son bon de logement, comme ça, il se croira à Neuilly-Saint-James), Anna Gavalda à Saint-Denis, Guillaume Musso à la Goutte-d'Or, PPDA à Vaulx-en-Velin.

22 janvier

L'autre nuit, j'imaginai une cohabitation Hollande-Le Pen. *L'Express* d'aujourd'hui titre en couverture « Bayrou-Le Pen. Et si c'était eux ? » Je viens de lire en diagonale « Panique à l'Élysée », de Dominique Paillé, ex-directeur de campagne de Bayrou en 1999, passé chez Chirac en 2002. Dans cette fiction (pas plus folle qu'une autre), le président du Modem l'emporte sur Marine Le Pen avec 54 % des voix. Entre-temps, comme Jésus, il a vu venir (et même accourir) à lui un tas de petits enfants, tous pressés de se venger de Sarko et d'avoir sa peau, comme Raffarin, Méhaignerie, Borloo et même Cécilia ex-Sarkozy, qui s'y revoit déjà.

Mais patatras, la droite populaire s'allie avec le FN et, de son côté, Jean-François Copé embarque avec lui les députés de sa mouvance, Génération France. Bayrou ne peut compter sur aucune majorité solide. C'est la IV^e République qui revient au grand galop. L'UMP est encore debout, tenue en mains par un Sarkozy qui attend son heure. Bref, c'est le foutoir. Mais on n'en saura pas plus. La suite au prochain Paillé, si celui-ci se vend bien.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De fait, Céline était un fou du bocal antisémite, un affreux bonhomme. Mais si l'on se met à compter les salauds, il en existe au moins deux autres dont je ne comprends vraiment pas pourquoi on prend un tel soin à les planquer à l'abri de leurs turpitudes. Bien sûr, il y a une explication. Elle tient en un seul mot : Shoah. L'horreur absolue. Le souvenir de ceux de ma famille maternelle qui ont été réduits en cendres me donne tout de même le droit de poser une question : et l'autre Shoah, celle de l'Est, la Shoah de Staline ? Je rappelle que *shoah* en hébreu signifie « catastrophe ». Comment nommer autrement le massacre méthodique, organisé par leur propre maître, de dizaines de millions de Russes, coupables de rien ?

Si l'on pense (et je le pense moi-même) que Céline a joué avec le feu du diable, qu'on me dise avec quel ange ont soupé ces deux-là. Que penser d'Aragon, quand il proclamait les vertus du goulag (« Je veux vanter la science prodigieuse de la rééducation de l'homme qui fait du criminel un homme utile, un homme selon l'Histoire ») ; quand il s'extasiait sur « l'extraordinaire expérience du canal de la mer Blanche » et saluait « ce moment de l'histoire de l'humanité qui ressemble à la période du passage du singe à l'homme » ; quand il applaudissait Staline pour avoir signé un pacte avec Hitler ; ou quand, à la une de son journal, *Les Lettres françaises*, il pleurait longuement la mort de celui que ses amis nommaient « le guide génial de l'humanité » ; ou bien encore, quand il passait sous silence le rapport de Khrouchtchev sur « les crimes de Staline » et justifiait la répression hongroise opérée par la glorieuse Armée rouge ? Si c'est à cet homme-là que l'on a fait l'honneur de donner son nom à des lycées de France, alors pourquoi pas à Louis-Ferdinand Céline ?

Et que penser de Jean-Paul Sartre, qui a lui aussi son nom au fronton de certains lycées ? Sartre – qui, ne parvenant jamais à

trouver le numéro de téléphone de la Résistance, n'eut pas une Occupation trop glorieuse – fit des allers-retours tellement tordus qu'on a du mal à les suivre. Il faut tout de même se souvenir qu'en 1941 il s'était fort bien accommodé de sa nomination au poste d'un titulaire juif révoqué ; qu'en 1947 il déclarait qu'entre les États-Unis et l'URSS il choisirait toujours le parti de l'Union soviétique ; que, sans nier l'existence du goulag, il refusait d'en faire le reproche au pouvoir soviétique ; qu'en 1954 il publiait dans *Libération* six articles encensant l'URSS ; que, deux ans plus tard, il affirmait avec un bel aplomb qu'« en Union soviétique, la liberté de la critique est totale », et aussi, en passant, que de Gaulle était un « maquereau », un « monstre », un « porc ».

Bien d'autres, plus qualifiés que moi, ont fait le procès de ces deux grandes figures de la pensée française. Inutile donc de recommencer. Mais si l'on continue à parler de « *l'immonde Céline* », il faudra aussi, quand on citera leur nom, ajouter « *l'immonde Aragon* » et « *l'immonde Sartre* ».

29 janvier

Ce soir, Sarkozy est interviewé sur cinq chaînes. Les mauvais sondages devraient lui mettre du cœur aux tripes. Il n'aime rien tant que l'adversité. Je me réjouis de retrouver devant lui François Lenglet, de BFM Business. Il appartient à l'espèce en voie d'extinction des journalistes économiques ou politiques qui laissent parler leur interlocuteur sans le regarder de haut avec mépris, qui connaissent à la perfection leur sujet, qui posent les bonnes questions et qui pourraient d'ailleurs souvent apporter les bonnes réponses, mais qui ont le tact, dans ces moments-là, de les garder pour eux.

Je crois m'être plaint des concerts de paroles qui, sur Radio Classique, chassent la musique au moment matinal où je voudrais en écouter. J'ai décidé de lever le drapeau blanc car je dois reconnaître que, dans cette chaude période électorale, il serait dommage de se passer du journal de Guillaume Durand. Une actualité conduite avec la baguette d'un maestro, de bonnes revues de presse jamais tendancieuses, des invités avec lesquels on ne joue pas au petit jeu du « pousse-toi que j'm'y mette » et, enfin, le plaisir pour moi jamais déçu de me retrouver en compagnie de Philippe Tesson, comme dans le cabinet d'un « honnête homme » du XVIII^e siècle. Son débit un peu cafouilleux m'amuse, ses sorties m'enchantent, son honnêteté intellectuelle m'impressionne, la finesse de ses analyses me ravit, tout comme sa façon de rappeler à mots couverts que le bonheur d'être à droite, c'est de conserver la liberté de ne pas en dire que du bien.

Nous avons le même âge, un demi-siècle de journalisme derrière nous, et, même si nous nous sommes croisés au jury du prix Roger-Nimier, nous avons réussi l'exploit de ne pas nous connaître.

S'engager à gauche, c'est comme entrer dans les ordres. La Règle, toujours la Règle, quitte à se filer des coups de savate dans la sacristie. Mais à l'heure de la grand-messe, silence dans les rangs. Dans ce Club de la presse dont Tesson est le virtuose, il y en a un qui gâche un peu trop mon plaisir, c'est Laurent Joffrin, le directeur de la rédaction du *Nouvel Obs*, passé de la gauche caviar à la gauche truffe. Sa voix ouatée d'abbé d'avant le concile m'horripile. Porteur de la vérité révélée, on dirait qu'il promène le Saint-Sacrement partout où il passe. Avec lui, c'est le sermon qui ronronne sur la Montagne. Quoi qu'on dise –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À part un espace où seront exhibés des esclaves enchaînés dans un fond de cale ou quelque scène de marché d’esclaves – tous blancs, les acheteurs cela va de soi, la présence de trafiquants d’esclaves en provenance de Zanzibar ou d’Arabie serait une faute de goût –, on mettra tout simplement en scène les tableaux qui firent le succès de l’Exposition de 1931. Comme par exemple ce village de Basse-Guinée avec son roi des Nalou Baga ; cette tribu de cannibales auxquels, à travers les barreaux de leur cage, leurs soigneurs jetteront à l’heure des repas des morceaux de viande crue ; cette troupe d’« amazones » du Dahomey ; ces hommes emplumés d’un village baptisé « Bamboula » ; ces femmes accroupies, aux seins nus, égrenant le manioc ; ces pygmées construisant leur case ou grimpant à un arbre ; ces jeunes gens arborant des protège-pénis en bambou ; ces bonnes sœurs dictant à leurs petits élèves le célèbre « nos ancêtres les Gaulois » ; et cent autres tableaux vivants, plus singuliers les uns que les autres.

Après avoir lu cette proposition, un ami à qui je demande souvent conseil s’est indigné : « Est-ce que tu te rends compte ? Une idée pareille ! Tu vas te retrouver au banc de la société ! – Je ne te le fais pas dire, lui ai-je répondu. Mais, oui ou non, veut-on sauver ce malheureux musée ? En 1931, de mai à novembre, l’Exposition coloniale avait attiré huit millions de visiteurs. Je suis prêt à parier que, cette fois, il n’y en aura pas loin du double... »

5 février

Au moins, au Café du commerce, les idioties échangées autour du zinc avaient un visage et même un nom. Aujourd’hui, avec la prolifération des sites Internet, des dizaines de millions d’idioties, d’insignifiances, de rumeurs incontrôlées, de

mensonges ou d'insultes à peine déguisées s'abattent dans le monde entier sur ceux qui expriment leur opinion en signant de leur nom.

Qu'ils soient hommes politiques, journalistes, hommes de lettres, avocats, artistes, médecins ou marchands de tomates, peu importe : tous prennent la responsabilité de se faire engueuler. Les autres, non. Ils peuvent débiter leurs sottises, afficher leur ego démesuré, cracher leur bile ou faire remonter à la surface ce qu'ils ont de pire en eux, n'importe quel pseudo du genre Hannibal, Pâquerette, Momo, Gladiator ou Socrate, fait d'eux des Intouchables ou, pire, des Anonymous. Les responsables des sites font comme ils peuvent pour écarter les plus malfaisants, mais la protection est bien fragile.

Il paraît (on demande à voir) que nos services fiscaux ne prennent plus en compte les lettres anonymes – notre sport national. Mais peu importe, car c'est la planète tout entière qui est envahie par l'anonymat. Les massacres en Syrie, les répressions en Chine et mille autres infamies nous sont en partie connus grâce aux réseaux sociaux et, de ce point de vue, on peut dire merci à cette formidable révolution de l'information. Mais qui peut nous assurer que jamais des araignées venimeuses ne régneront sur cette merveilleuse toile que de doux naïfs auront tissée ? Dans sa marmite, feu Joseph Goebbels doit se ronger les sangs d'avoir raté une aussi belle occasion. Pour se consoler, il se dit que des Goebbels, il y en a partout, qui attendent leur heure. Simple question de patience.

Marine Le Pen : « Ce serait un séisme... un séisme mondial si je n'obtenais pas mes cinq cents signatures ! » Rien de moins... En tout cas, ce serait un mauvais coup pour Sarkozy. Le détestant plus que tout au monde, elle le rendrait évidemment responsable, et un gros paquet de voix du FN filerait chez

Bayrou, Hollande et aussi Mélenchon. On s'illusionne en imaginant que le lepénisme est à droite. Le national-populisme n'est pas plus à droite qu'à gauche. Peut-être un brin plus à gauche. Mais le programme, inchangé depuis Pierre Poujade, c'est toujours : sortir les sortants ! Tous pourris !

Ceux qui n'ont pas connu l'époque du petit papetier-libraire de Saint-Céré, en révolte contre le fisc et les pratiques des « polyvalents », ignorent que, dans les premiers temps du Syndicat de défense des commerçants et artisans qu'il fonda en 1953, Poujade – qui n'était en aucun cas un nostalgique de Vichy (il avait combattu dans les rangs de la France libre) – reçut de forts appels du pied du Parti communiste. Waldeck Rochet, dauphin de Maurice Thorez, alla même jusqu'à saluer les revendications des poujadistes « qui ne sont pas contraires aux intérêts de la classe ouvrière ».

Une tendresse qui, il est vrai, fondra comme neige au soleil quand, en janvier 1956, un mini raz de marée, déclenché par 2 600 000 Français, déposera, à la stupeur générale, cinquante-six poujadistes sur la plage ensoleillée du Palais-Bourbon – parmi lesquels un jeune « faluchard » nommé Jean-Marie Le Pen.

6 février

« On ne peut plus rien dire sans être accusé de pensées nauséabondes », déclarait Nicolas Sarkozy à *Libération* en 2005.

En affirmant : « Toutes les civilisations ne se valent pas. Celles qui défendent l'humanité nous paraissent plus avancées que celles qui la nient », il faut bien avouer que notre ministre de l'Intérieur, Claude Guéant, n'a pas découvert la lune. Il a lâché là – en utilisant le mot inapproprié de « civilisation » –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

antisémitisme, cent fois répété dans ses discours, n'était un secret pour personne. Mais le jeune chancelier songeait-il déjà à l'extermination physique et systématique des juifs ?

En préparant mon roman (vrai) sur la jeunesse de Hitler (*Le Passant de Vienne*²²), j'avais relevé dans un de ses premiers discours de brasserie à Munich, au début des années vingt, une phrase sans équivoque sur son état d'esprit : « Les juifs, il faudra les pendre tous à des réverbères ! » Mais n'était-ce pas un cri de haine plutôt que l'annonce d'un programme ?

Pendant son séjour à Vienne, avant la guerre de 1914, alors qu'il manifestait une évidente sympathie envers les juifs auxquels il vendait ses aquarelles, il en avait entendu bien d'autres. Lors d'une réunion publique, le très populaire et populiste maire de la ville, Karl Lueger, le « beau Karl », avait déclaré le plus tranquillement du monde : « Il me serait indifférent que l'on pende ou que l'on fusille les juifs. » Un de ses proches collaborateurs en avait même rajouté : « Cela me ferait grand plaisir de voir tous les juifs réduits en engrais. » Un autre dirigeant des chrétiens-sociaux (sic) avait eu une autre idée : « Qu'on me donne un grand bateau, j'y mettrai tous les juifs de la Création et les ferai couler jusqu'au dernier. » À la même époque, un député pangermaniste avait présenté devant le parlement, à Vienne, un projet de loi qui aurait permis d'identifier les voleurs tziganes récidivistes : à leur première arrestation, on leur aurait tatoué un chiffre sur l'avant-bras. Une idée qui aura un vif succès dans les camps de la mort...

Quelques années plus tard, l'auteur de *Mein Kampf*, évoquant la Grande Guerre, exprimait ce regret : « Tandis que les meilleurs tombaient sur le front, on aurait pu à l'arrière s'occuper à détruire la vermine juive. »

Là encore, admettons la thèse d'une phraséologie criminelle sans rapport avec un véritable plan. En revanche, il y a plus loin

un passage très ambigu, dont on ne retient en général que la première phrase : « L'éloignement des juifs du Reich allemand est une cause nationale », qui s'applique, en effet, parfaitement aux premiers projets prêtés au nouveau chancelier. La seconde me paraît infiniment plus précise et tragiquement prémonitoire, si l'on songe qu'elle a été écrite entre 1924 et 1925 dans la prison de Landsberg où il était interne : « Si l'affaire vient à sa conclusion, elle sera radicale et définitive. » « Radicale et définitive »... Seize ans avant la « solution finale »... Dans sa tête, le crime était programmé.

13 février

Je suis tombé hier soir par hasard sur un ancien copain que je n'avais pas revu depuis notre service militaire. Un personnage pour les *Caractères* de La Bruyère, tant il incarne notre société caméléon. Il vient d'ouvrir son treizième ou quatorzième restaurant. Il m'a raconté son périple :

« Quand on s'est connus, toi et moi, mon prénom, tu te souviens, c'était Robert. Chez Publicis, où j'ai travaillé comme créatif, je l'ai changé pour Marco. Aujourd'hui, c'est Pépère. Entre les deux, il s'est passé bien des choses. Après que j'ai décidé de changer de vie – faute de pouvoir changer la vie, comme disait ma mère qui avait fait la Sorbonne en Mai 68 à coups de pavés –, je me suis lancé dans la restauration. Avec la politique, c'est le seul métier où on a le droit de n'y rien connaître. Comme on était à l'époque du steak au poivre, j'ai fait d'un bistrot de chauffeurs une fausse boucherie. Je servais à des femmes maigres absolument ravies du bœuf passé à l'attendrisseur que j'accompagnais d'une petite sauce secrète dont je te reparlerai. Mon beaujolais “du patron”, servi en pichet, a eu un succès fou. La clientèle – rien que des

connaisseurs – lui trouvait un petit goût comme nulle part ailleurs. Forcément, car, vraiment faiblard, je lui redonnais des couleurs avec un languedoc “Réserve des déménageurs”.

« À quelque temps de là, c’est de Provence qu’a soufflé un vent nouveau. J’ai changé le décor et me suis converti à la cuisine lance-flammes, au top de la mode. Mon chef-d’œuvre : le loup flambé à l’anisette. Je mettais un doigt d’alcool à brûler dans la bouteille... Bûcher-minute garanti, façon Jean d’Arc, qui arrachait les “oh !” et les “ah !” de ces messieurs-dames. Le rosé du “patron” – un petit bijou de la supérette du coin – emballa la clientèle qui, à la première gorgée, se voyait sur la plage à Saint-Tropez.

« Je me suis dit alors que c’était le moment de prendre du bon temps. Je suis parti pour Tahiti où j’ai ouvert un restaurant de choucroute. Je croyais que ça les changerait mais je me suis planté. À mon retour à Paris, j’ai été tenté de me lancer dans la “nouvelle cuisine”. J’avais deux ans de retard. J’ai donc flairé autour de moi ce qui était dans le vent.

« Ça bouillonnait dans les marmites. Le Fooding, la Finger Food, la Spoon Food, la Riquiqui Food : le post-moderne crachait à tout-va. Pas de doute, c’était là où il fallait être. Avec la designeuse Maya, j’ai ouvert un restaurant glamour et modeux, le Sniff. Un look total épuré, mi-zen, mi-rock and roll. Comme l’a écrit le critique gastronomique, Emmanuel String... Tiens, je vais te le lire, je l’ai toujours sur moi : “Un look zesté, typiquement frenchie, chargé d’affect, à la fois décalé trendy dans la mouvance Goutte d’Or où Maya et Dylan [Dylan, c’était mon nouveau prénom] expriment leur génie de la transversion réflexive. Des banquettes droites, Art Up, en aluminium, qui empêchent de s’avachir, des tables en mélaminé à motif goémon, très barocco chic avec un côté special guest et, en cuisine, le Japonno-Gabonais, Makhoul Yamamoto, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

caverneux, l'ouvrage dont ils rendent compte. Comme on découpe un beau poulet rôti sous sa peau croustillante, je m'en vais tranquillement, du bout de la fourchette, vous mettre sous la dent quelques-uns des morceaux qui m'ont ouvert l'appétit. On me dira que, comme exercice littéraire, on peut trouver moins feignassous et que ce n'est pas cela qui me donnera des engelures. C'est vrai. Mais pourquoi ajouterais-je quoi que ce soit à ce que je vous invite à lire ?

« Répudie les “ismes”, ils décervellent leurs dupes avant de les embastiller. Tous : socialisme, européisme, libéralisme, nationalisme, régionalisme, cosmopolitisme. Le pire étant le mol, invertébré et tiède *humanisme* qui enrubanne les péroraisons de banquets, de congrès ou de remises de médailles. »

« Sois “réac” au sens plein du terme : en réaction contre les tendances lourdes de l'époque. Sois réac sans craindre la connotation du mot : les inquisiteurs qui en usent pour te culpabiliser sont au bout de leur rouleau [...]. Sois réac pour l'honneur de ne pas hurler à l'unisson de la meute, la fierté de penser sans prothèses, la joie de baguenauder sans collier. Réac, pas ultra : l'extrémisme politique est une pathologie de révolte. Réac, pas passéiste : toutes les “restaurations” ont échoué : le “retour à” est une pathologie de la nostalgie. »

« Tout homme d'État conscient de ses prérogatives a le devoir de ne jamais céder à la compassion. Servitude tragique, inhérente à l'exercice du pouvoir qui presque toujours tache les mains de sang. La politique qui porte sa conscience comme un ostensor s'est trompée de rôle et met son peuple en danger. »

Une dernière (citation) et je m'arrête. Sans quoi l'éditeur, que je connais trop bien, m'enverrait la facture :

« Gauche française : succédané de l'Église. Un corpus dogmatique (progrès, raison, etc.). Des saints patrons essentiellement politiques (Danton ou Robespierre, Gambetta, Jaurès, Thorez ou Blum, Mitterrand, etc.). Une liturgie (“les justes revendications”, etc.). Des célébrations

ritualisées (congrès, manifs, etc.). Des marges radicales (gauchistes, anars, etc.). La droite n'est pas l'avvers de la gauche mais l'incroyante de sa confession [...]. Une certaine attirance pour les causes perdues. Citoyenneté forcément dissidente, en tout cas buissonnière [...]. Le mot "droite" a trop servi ; il est démonétisé : si tu te sens plus ou moins complice de ce bord, tellement imprécis, adopte plutôt le mot "réac", plus franc du collier. »

Pour la suite, voyez directement avec l'auteur. La table est mise. Vous ne risquez pas de mourir de faim.

19 février

Déjeuner, l'autre jour, au *Grand Véfour* avec Marc Lambron et ma tendre groupie Élisabeth Samama, directrice littéraire chez Fayard.

Il ne reste que trois salons de conversation dans notre malheureuse Europe : *Florian*, à Venise, où Stendhal, passé minuit, buvait du café noir en lorgnant les Vénitiennes, tandis qu'en face, au *Quadri*, les officiers autrichiens avaient bien mauvais genre en bourrant leur tasse de crème fraîche (un signe qui ne trompe pas : trente ans plus tard, Wagner, vissé à sa chaise du *Quadri* à avaler des bières, ne mettra jamais les pieds au *Florian*. Pas assez boum-boum, j'imagine.

Mon deuxième est le *Caffé Greco*, le plus vieux de Rome, pour ses ravissantes gravures, ses murs tapissés de lettres autographes, ses fantômes (Casanova, Stendhal, Goethe, Mark Twain...) et son chocolat servi dans de la porcelaine d'époque.

Le troisième, à mes yeux, est le *Grand Véfour*, où j'ai déjeuné si souvent dans le passé, à une portée de voix de Colette, vieille lionne toute frêle, aux yeux « remplis d'âme jusqu'au bord et de tristesse », avait dit Julien Green ; d'Emmanuel Berl et de Mireille, son exquis oiseau chanteur ;

ou, moins affriolant mais fascinant quand même, du couple en trompe l'œil Aragon-Triolet, avalant leurs crevettes Rothschild. Sur la banquette de Bonaparte et de Joséphine, j'ai présenté ma future femme à mon père et sur celle de Jean Cocteau – il était là si souvent qu'on finissait par croire que la maison lui appartenait –, je me suis gargarisé au Pol Roger rosé, en compagnie de Roger Nimier à qui Louis Jovet avait fait connaître la maison.

Dieu que j'adore cet endroit ! Sous les arabesques du plafond à l'antique et autour des allégories peintes sous verre, il flotte comme une connivence entre Paris et Venise, entre le XVIII^e siècle finissant et le XIX^e siècle d'avant la pompe funèbre de la société bourgeoise, entre le libertinage cher à Philippe Sollers et le maintien du salon de bon ton. C'est le plus joli « café » du monde.

L'an passé, l'horrible finance internationale a failli faire disparaître ce lieu d'enchantement, du moins son esprit. Nous sommes sauvés ! Guy Martin, brillantissime chef, en est devenu le propriétaire et le miracle continue, avec une cuisine meilleure que jamais (triste Michelin qui lui avait retiré sa troisième étoile !), l'accueil distingué mais si chaleureux de Christian David et la fontaine des grands millésimes que le sommelier Patrick Tamisier fait couler dans la bonne direction, celle de nos gosiers.

Nous avons tous « une tête à ». Les uns une tête « à trois étoiles », une tête « à Costes », les autres une tête « à nappe à carreaux » ou une tête « à *Fouquet's* », d'autres encore « à pizzeria », « à sushi », « à bol de riz » ou « à hamburger », et les plus aventureux ou les mieux nantis plusieurs « têtes à ». Marc Lambron, qui vit parmi nous comme si la langue française était toujours poudrée d'esprit et que les baiseuses portaient encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ces quelques lignes ne sont pas tirées d'un rapport de la Banque centrale européenne mais d'un livre d'Edmond About (auteur du *Roi des montagnes* et de *L'Homme à l'oreille coupée*) paru en 1854 et intitulé *La Grèce contemporaine*.

Il est vrai que les Grecs sont bien excusables. Dans l'Antiquité, ils n'avaient pas de mot pour désigner l'économie. Ils ne pouvaient donc pas avoir de politique économique. Logique, non ?

Néanmoins, on pourra leur rappeler que ce sont eux qui, en l'an 600 av. J.-C., ont inventé la monnaie et que la première banque de l'Histoire n'est pas née en Italie du Nord, comme on le dit souvent, mais à Athènes, en 420 av. J.-C. Il est vrai que cette institution ne prêtait qu'aux riches, moyennant un confortable taux de 10 %. Les autres allaient chez l'usurier, qui leur prêtait à des taux insensés de l'argent qu'ils ne pouvaient pas rendre.

Oh, *mamma mia* !

26 février

Pendant une présidentielle, impossible d'y couper. Dans *Paris Match* et les magazines *people*, le candidat (ou la candidate) dans sa cuisine, c'est le « marronnier » incontournable de toute campagne. Ainsi, par le truchement d'une tête de veau vinaigrette, d'un plat de tripes ou d'un clafoutis aux pruneaux, l'électeur entre-t-il dans l'« intimité » du futur élu. Autrement plus « humain » et « révélateur » de sa vraie personnalité et de son « moi profond » que la lecture de son programme ou la diffusion de sa dernière allocution.

Si *Gala* avait paru un peu plus tôt, nous aurions eu Jules César dévoilant la recette de la vraie carbonara ; Marie-

Antoinette battant le beurre au Hameau de Versailles et le général de Gaulle faisant sauter des crêpes.

On me dit que les candidats font tous des pieds et des mains pour avoir leur *kitchen story*. La cote de popularité grimpe aussitôt.

J'ai moi aussi participé – en spectateur muet – à une séance historique de *kitchen story*.

Durant le glacial mois de décembre 1953, les choses n'allaient pas si mal dans cette bonne vieille France qui ne s'intéressait pas encore outre mesure à la bonne idée du général Navarre de mettre fin à la guerre d'Indochine, en rassemblant le meilleur de ses forces dans la cuvette de Diên Biên Phu, entourée de montagnes d'où les Viets pourraient bientôt les bombarder. Non, la grande affaire du moment était l'élection du nouveau président de la République, appelé à succéder au bonasse Vincent Auriol. À Versailles, il n'avait pas fallu plus de treize jours au Congrès pour dénicher un président comme on les aime, un brave, dont la prouesse était d'avoir réussi, au bout de quarante-six ans de mandat parlementaire, à demeurer totalement inconnu, en dehors de sa circonscription normande. Un sénateur, nommé René Coty.

En l'élisant au forceps, les parlementaires venaient du même coup de faire cadeau à la France d'une Première dame, une « mémé confiture » prénommée Germaine, ce qui était somme toute dans l'ordre des choses. Ce soir-là, la bonne dame du Quai aux Fleurs reçut un coup de fil de son époux : « Germaine, prépare mes habits, je vais être élu ! »

Peu après, je me joignis à des amis de *Paris Match*, expédiés dare-dare sur les lieux pour réaliser un reportage photo sur le couple, mais axé principalement sur Mme Coty, promise au rôle de Première dame pâtissière. Daumier se serait régalé du

spectacle mis en scène par le photographe de *Paris Match*, avec une Germaine au chignon et à la hanche large, emballée dans une robe à col en dentelle, tenant une soupière de ses deux battoirs à étaler d'un coup une boule de pâte à tarte, tandis que son époux, l'air pensif entre ses deux grandes oreilles, regardait le fond de son assiette, sous le bronze Barbedienne du lion combattant un taureau qui trônait sur la cheminée.

La photo eut un succès fou. Les Français – qui se savonnaient au Bébé Cadum, se lavaient les dents à l'Émail Diamant, se soignaient le foie à la Boldoflorine et se cultivaient sur Radio Luxembourg entre 19 h 44 et 19 h 55 en suivant les aventures domestiques de la « famille Duraton » – se retrouvaient, comme jamais, dans ce couple de braves gens qui leur ressemblaient et avec lesquels ils allaient eux-mêmes, par la pensée, grimper les marches de l'Élysée.

Ce soir-là, il ne serait pas venu à l'idée de René et de Germaine d'aller dîner au *Fouquet's*.

27 février

D'un côté, un Nicolas Sarkozy qui, tel le cheval de guerre de Steven Spielberg, sabots en avant, crinière au vent, mors aux dents, brave tous les périls en vrai cheval d'orgueil. De l'autre, un François Hollande, père tranquille allant au pas, faisant pour un peu oublier aux Français que notre monde, bouffé par les termites, est prêt à s'écrouler comme le fauteuil de l'aïeule, oublié au grenier.

À qui confieront-ils leur destin ? Au cheval de course, prêt à avaler tous les obstacles, mais qui peut aussi se ramasser avant la dernière haie ? Ou bien au cheval à bascule traditionnel dont les arceaux sont recourbés à l'avant et à l'arrière pour éviter le risque de chute lorsque cela balance très fort ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

François Hollande vue par ses proches ou supposés amis. La fin en est particulièrement soignée : « Hollande est le ravi de la crèche, une sorte de poussin hilare mais circonspect, le visage à la fois pugnace et interrogatif, toujours étonné d'être là, comme si Goofy briguait le trône de l'oncle Picsou. »

L'embêtant, pour son adversaire, est que, dans les sondages, Goofy ne se dégonfle toujours pas. Il flotte au-dessus des nuages de la démagocratie.

Avec son steak halal, Marine Le Pen va bientôt réussir à diriger la campagne électorale. Une diversion indigne, pitoyable, quand on songe aux enjeux de cette présidentielle, mais qui marche puisque tous tombent dans le panneau.

Après les bars-tabacs, les boulangeries, les ongleries et les boutiques d'informatique, qu'est-ce que les Chinois, qui fêtaient leur Nouvel An au début du mois, vont bien pouvoir se mettre de nouveau sous la baguette ? Je serais le dernier à m'en plaindre. Ils bossent, sont tout sourire, souvent marrants, ne nous empêchent pas de circuler entre Nation et République, ne mettent pas le bazar dans les banlieues, lavent leur linge sale en famille, sans embêter personne et, de toute façon, j'adore le canard laqué.

Tiens, à propos, qui saurait dire combien le Grand Paris compte de restaurants – vraiment – chinois ? Je vais vous le dire : il y en a un certain nombre. Peut-être même un peu plus. Ou un peu moins. C'est comme pour les Chinois eux-mêmes. Le Chinois est un pur produit de la « comptabilité créative ». Selon les cas, il y en a moins ; selon d'autres, il y en a un peu plus. Il y a quelques années, la mairie du XIII^e arrondissement avait enregistré... trois morts dans l'année.

Qu'ils soient sept cent, six cent ou cinq cent mille, dont 90 % dans Paris et sa banlieue, la plupart d'entre nous ignorent quand et comment les Fils du Ciel sont arrivés en France pour la première fois. On croit le plus souvent que c'est au lendemain de la Première Guerre mondiale. En fait, dès 1876, au moment où le port de Whenzou fut ouvert au commerce avec l'étranger, on vit arriver en Inde, en Turquie puis en Europe, quelques milliers de colporteurs (moins de cinq mille) de la province côtière du Zhejiang, au sud de Shanghai, venus proposer des objets sculptés dans la pierre, très fine et aux multiples couleurs, de la ville de Qingtian. Un petit nombre d'entre eux prit pied dans la capitale, suivis dans les années 1900 par des étudiants, des intellectuels révolutionnaires et même quelques ouvriers spécialisés dans la soie artificielle.

Pour autant que mes sources soient fiables (des guides de l'époque), le premier restaurant chinois ouvert à Paris le fut en 1910, rue des Carmes, à proximité de la Sorbonne. Il était fréquenté par les gens de l'ambassade et, dans l'arrière-salle, on fumait l'opium, sans être dérangé le moins du monde par la police.

Mais il est vrai que la première « colonie » a fait son apparition au moment de la Grande Guerre. En 1916, à court de bras, le gouvernement français signa un traité avec la Chine qui s'engageait à lui fournir cent mille coolies (et trente mille à la Grande-Bretagne), à condition qu'ils soient employés à des tâches non militaires – l'Empire céleste refusant d'entrer en guerre contre l'Allemagne, contrairement au Japon.

La plupart étaient des paysans des provinces du Nord, ignorant complètement qu'ils allaient débarquer dans un pays en guerre. Au contraire, ils étaient persuadés qu'ils allaient y faire fortune. Cantonnés dans des camps de travail, notamment au cœur de la forêt de Crécy, près d'Abbeville, les malheureux

durent vite déchanter. Mal logés, mal nourris, mal payés (quand, par hasard, ils l'étaient), astreints au travail dix heures par jour, sept jours sur sept, ils étaient traités comme des bagnards, alors qu'on les employait à des travaux de terrassement, de manutention et de nettoyage. Chez les Anglais, c'était pire encore. Considérés comme des sous-hommes, ils marchaient sous les coups de cravache et, s'ils faisaient mine de se rebeller, ils étaient collés à un poteau d'exécution, sans même avoir été jugés.

Contrairement à ce que prévoyaient les accords, plus de dix mille coolies se retrouvèrent sur la ligne de front quand Foch, en 1918, les mit à la disposition du corps expéditionnaire américain, qui les utilisa à creuser des tranchées, poser des barbelés ou déminer les champs de bataille. On ne sait trop combien de milliers de ces pauvres bougres, marchant souvent pieds nus, éparpillés un peu partout derrière la ligne de front ainsi que dans le Midi de la France, et auxquels il était interdit d'avoir le moindre contact avec la population, moururent, malgré eux, pour la France. Peut-être dix mille, peut-être quinze mille, jetés à la fosse commune ou enterrés dans les dix-sept cimetières chinois, dont le plus important se trouve à Noyelles, dans la Somme.

Après l'armistice, la plupart des survivants n'eurent rien de plus pressé que de rentrer au pays, *via* Marseille. Deux mille à trois mille choisirent de rester. Nombre d'entre eux, qui se trouvaient en Provence, décidèrent de monter à Paris, où certainement, ils trouveraient du travail. Paris, la gare de Lyon...

Cela explique pourquoi, dans les années 1950, je découvris le mini Chinatown qui végétait misérablement en contrebas de la gare dans deux ruelles obscures, le passage Raguinot et l'impasse Brunoy (le futur îlot Chalon, célèbre pour ses dealers et ses squatters, avant d'être rasé). Installés dans de petits hôtels

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en particulier à Dachau – où on leur fit porter un « triangle rose ».

En revanche, d'autres historiens considèrent comme « totalement fantaisiste » la thèse de la déportation de citoyens français. Même si Vichy avait fait de l'homosexualité une infraction pénale, le gouvernement de Pétain n'a jamais livré d'homosexuels aux Allemands. Arno Klarsfeld et Michel Celse, historien germaniste, militant homosexuel, ont apporté leur soutien total à Christian Vanneste, ce qui n'est pas rien. La Fédération nationale des internés et déportés de la Résistance en a fait autant et a « dénoncé avec force l'exploitation » qui est faite de cette légende.

Il est possible que celle-ci soit née d'un téléfilm, diffusé il y a quelques années sur France 2, *Un amour à taire*, mettant en scène, sous l'Occupation, une jeune juive amoureuse d'un homme qui, lui-même, en aime un autre, le drame trouvant sa conclusion dans un camp. L'idée d'une persécution du régime de Vichy avait été lancée à la fin des années 1980 par le premier président du Mémorial de la déportation homosexuelle, fort de la reconnaissance de Lionel Jospin et de Bertrand Delanoë. Un certain Thierry Meyssan... Le même individu qui prétendra qu'aucun avion ne s'était abattu sur le Pentagone, le 11 septembre 2001. Une fameuse caution en matière de vérité historique.

Mais autour de ce sujet qui ne prête pas à rire, l'histoire la plus incroyable, et pourtant parfaitement authentique, est celle du film *Mermoz* et de son interprète Robert Hugues-Lambert. Faisant suite aux révélations de René Chateau dans son ouvrage, *Le Cinéma français sous l'Occupation*, *L'Express* avait enquêté, il y a une dizaine d'années, sur ce poignant fait divers.

Le 14 octobre 1943, tandis que le matricule 21 623 gisait sur sa paille au camp de Buchenwald, son nom apparaissait à l'Opéra de Paris sur un écran en lettres géantes, sous les applaudissements du Tout-Paris de la collaboration. À cette soirée de gala ne manquait que la vedette principale de ce film « maréchaliste » à la gloire du héros de l'Aéropostale et, par la même occasion, de l'ancien vice-président du parti du colonel de La Rocque. À peine connu, le jeune comédien avait attiré l'attention du réalisateur de ce film par sa ressemblance frappante avec Mermoz. Il affichait sans complexe son homosexualité, comme, plus ou moins ouvertement, d'autres artistes à l'époque (Marcel Herrand et Jean Marchat, Jacques Weber, Serge Lifar, Pierre Richard-Wilm, Jean Tissier...).

Au moment du tournage, Robert Hugues-Lambert filait le parfait amour avec un officier de la Wehrmacht. Le couple ignorait que la Gestapo enquêtait sur son compte. « Mermoz » fut arrêté très peu de temps avant la fin du tournage sans qu'on n'ait jamais su exactement ce qui lui était reproché (en tout cas, pas son homosexualité en tant que telle mais, vraisemblablement, sa proximité très gênante avec un officier supérieur). L'acteur Henri Vidal, futur mari de Michèle Morgan, le remplaça au pied levé, en évitant d'apparaître de face. Restait le problème insoluble de la voix. Le réalisateur, Louis Cuny, eut alors une idée assez stupéfiante. « Mermoz » se trouvant dans le camp de Compiègne d'où il allait être expédié vers Buchenwald, le preneur de son se débrouilla pour lui tendre, depuis un toit où il avait réussi à grimper, une perche microphone au-dessus du mur d'enceinte.

C'est ainsi que le 11 octobre 1943, à l'Hôtel du Parc, à Vichy, le maréchal, en compagnie de la mère du vrai Mermoz, visionna « cette belle œuvre qui fait honneur au cinéma français », sans se douter qu'au même moment son héros,

abandonné de tous ceux qui auraient pu, grâce à leurs relations avec les Allemands, l'aider à s'en sortir, était en train de crever sur sa paillasse de déporté.

12 mars

Les poignées de main des hommes politiques m'ont toujours fasciné. J'attends le livre soigneusement illustré qui mettra en valeur la sincérité (rarement) ou la duplicité (le plus souvent) de ce geste que, machinalement, nous répétons tout au long de notre vie.

C'est un passage du dernier livre de Christophe Barbier, *Maquillages*, qui m'y fait repenser. Il raconte qu'à la sortie d'une émission de télévision, Jean-Luc Mélenchon, tendant la main à Jean d'Ormesson, lui a dit : « J'espère qu'à travers cette poignée de main, un peu de votre talent passera en moi. » À quoi Jean d'O a répondu : « J'espère qu'au travers de cette poignée de main, un peu de vos idées politiques ne va pas passer en moi. »

Dans un opuscule intitulé *Protocol School of Washington*, le service du protocole a dénombré douze variétés de poignée de main, dont les plus courantes sont : la Sincère (ferme, franche et brève), le Tire-main (le dominant cherche à tirer l'autre sur son territoire), la Broyeuse (signe d'insécurité de la part de celui qui voudrait bien être en position de supériorité), la Pompe à eau (désir de montrer à tout prix par de grands gestes son enthousiasme, sincère ou simulé), le Poisson mort (la main molle, toujours pénible à serrer, qui indique l'indifférence ou bien le manque de caractère), le Bec de canard (on présente le bout des doigts en attrapant le bout des doigts de l'autre, une façon de dire : « Va te faire foutre ! »), l'Agrippe-coude (une manière de vouloir influencer l'autre), la Prise de l'avant-bras

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prestige à travers l'Europe, avant de parfaire mon savoir dans celles de Salamanque puis de Bologne. J'ai été, dans le début des années 1450, le témoin ébahi de la naissance de l'imprimerie, j'ai vu de mes yeux la première traduction de la Bible en langue française et, à partir de ce moment, les innovations et les découvertes me sont tombées dessus à la même fréquence que les boulets de 36 livres qu'on s'est mis à embarquer sur les grands navires à voiles.

On savait depuis fort longtemps dans nos milieux cultivés que la terre était sphérique, même si l'on préférait garder la chose entre soi ; mais quelle surprise pour moi qui, hier comme aujourd'hui, n'y entendait goutte, que de voir débarquer, sans crier gare, la boussole, le loch et l'astrolabe ! Toutes ces choses parmi lesquelles j'allais vivre encore des années, sans en comprendre la moitié et à peine le quart, se bousculent dans ma mémoire, ajoutant à ma confusion de lettré ignorant.

La découverte des deux Amériques ; l'engouement, italien d'abord, français ensuite, pour l'algèbre, la médecine, l'alchimie, la cartographie, la géographie, l'astronomie et toutes les sciences et techniques colportées par l'afflux des savants byzantins, après la prise de Constantinople ; l'afflux du métal d'argent tiré par les Espagnols des mines de leurs possessions sud-américaines ; l'exploitation des métaux, du charbon, du pétrole ; l'invasion sur nos tables de fruits et de légumes jusque-là inconnus ; l'apparition du français moderne imposé par François I^{er}, tandis que l'usage du latin ne cessait de décliner ; la disparition des mâchicoulis, créneaux, douves et autres pont-levis qui laissaient place à d'élégants châteaux ouverts vers l'extérieur et à de somptueux jardins ; la mise au rencart des sabliers et des horloges à eau de grand-papa au profit de l'horloge mécanique dont je suis toujours incapable, en cette

année 1515, de décrire le mécanisme si compliqué ; l'usage tout nouveau des vitres ; l'invention d'armes de guerre incroyablement efficaces, tels l'arquebuse et le pistolet, tandis que les premières fortifications « à l'italienne » faisaient leur apparition dans le Midi de la France et en Champagne...

Je citerai également les conséquences économiques renversantes, dues à l'ouverture de nouvelles voies maritimes et à la conversion en monnaie des métaux précieux – or et argent – entraînant une hausse du coût de la vie. Et mille autres choses encore, dont je vous épargne le détail, qui ont transformé ma vie, causant chaque fois ma stupeur, parfois mon incrédulité et le plus souvent le sentiment inconfortable – auquel, par paresse, j'ai fini par m'habituer – que ce monde qui allait plus vite que moi me serait à toujours obscur et incompréhensible.

Et si j'avais fêté mes quatre-vingt-trois ans en 1910 ?

Dieu du Ciel ! Cette avalanche de mystères, d'énigmes, de secrets indéchiffrables pour un homme né sous la Restauration d'un roi crétin – Charles X – que toutefois je m'abstiendrai d'accabler car il a donné à la France sa première girafe.

Sans décrire par le menu les épisodes de ma vie, je rappellerai que, sous le règne de Napoléon III, ma carrière de jeune journaliste m'a conduit chez Émile de Girardin qui, avec *La Presse*, avait inventé le « journal à un sou » ; et plus tard au *Petit Journal* de Moïse Millaud qui tirera à un million d'exemplaires dans les années 1890 ; ensuite, après deux ou trois allers-retours au *Gaulois* d'Arthur Meyer, je m'assoupirai dans l'ombre respectable de la renommée du *Figaro* d'Hippolyte de Villemessant, pour présenter, sur le tard, après quelques pas dans le domaine littéraire, poliment salués, ma candidature à l'Académie française, qui n'en tira aucune conclusion avantageuse.

Il m'avait semblé que la fréquentation passée de plumes aussi renommées que celles d'Alphonse Daudet, des frères Goncourt, de Gustave Flaubert, de René Bazin, de Paul Bourget ou de Séraphin Péladan m'aurait donné quelque droit à une immortalité même précaire ; mais n'importe, ce que je tiens à rappeler est le manque d'égards dont le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle ont fait preuve à l'égard d'un individu pas complètement bouché mais hermétique à l'innovation.

La liste en est trop longue pour que je m'y attarde, mais on conviendra qu'aucun espoir n'a été laissé à un homme de mon espèce de sortir indemne de près d'un siècle d'événements énumérés dans le désordre. La moissonneuse-batteuse, les engrais artificiels, le bacille de la tuberculose, le vaccin contre la rage, le succès inattendu du navire à vapeur, la machine à coudre, le pont métallique d'Austerlitz, le marteau-pilon, l'extension du chemin de fer, la conversion – en moins d'une demi-heure – de la fonte en acier, le télégraphe électromagnétique, la lampe à incandescence, la nitroglycérine, la bouillie bordelaise, l'aéroplane, les grands magasins, le chalumeau, la soie artificielle, le phonographe, la voiture électrique qui roule à cent à l'heure, le métropolitain, le sous-marin, la margarine, le cinématographe, la dynamo, le tramway, les syndicats, les suffragettes en colère, le scandale de Panama, le canon de 75 sans recul, la rumba, le pantalon garance qui facilite le tir de l'ennemi, l'industrie du pétrole, l'Empire colonial, le caoutchouc synthétique, la tour Eiffel, la peinture cubiste et l'emprunt russe...

À la pensée de la tête que fera mon descendant en fêtant ses quatre-vingt-trois ans en 2012, s'il arrive jusque-là et qu'il a hérité de ma disposition naturelle pour la rusticité intellectuelle, j'en ai froid dans le dos. Pauvre garçon...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dimanche dernier, Jean-Luc Mélenchon, face à une marée de sans-culottes habillés par Agnès B.²⁷ et de coupeurs de têtes – qui, deux heures plus tard, enfilaient tranquillement leurs pantoufles à la maison –, a oublié que, comme le train de 8 h 47, un génie peut en cacher un autre.

C'est un jeune conseiller du X^e arrondissement, Serge Federbusch, dézingueur de choc de Bertrand Delanoë (il a lancé le slogan d'« AutoFlop » pour saluer le bide d'« AutoLib »), qui, sur son site, « Delanopolis », le rappelle en donnant une petite leçon d'histoire à notre Hugo Chavez en fer-blanc.

Le génie de la Bastille se nomme en réalité « génie de la liberté », et c'est ce brave Louis-Philippe qui le fit grimper là-haut, en souvenir de la révolution libérale de 1830. Auparavant, son sculpteur s'était fait un – petit – nom en coulant dans le bronze Blanche de Castille, Philippe Auguste, Saint Louis et sainte Cécile, qui n'avaient pas été à proprement parler les plus grands ténors des barricades. D'ailleurs, les communards, appelés à la rescousse dans son discours par le baryton du Parti de gauche, n'avaient rien trouvé de mieux en 1871 que de balancer une trentaine d'obus sur la colonne de Juillet, avec leurs compliments les plus cordiaux à l'adresse du pouvoir bourgeois.

À propos de cohérence et de suite dans les idées, « Captain Mémé » (son dernier surnom dans les milieux maritimes de sensibilité mélenchonienne), après avoir redit qu'il allait faire cracher les banquiers, essorer les patrons, et titularisé 100 000 emplois dans l'Éducation nationale, a promis de faire voler en éclats le traité de Maastricht. Un détail qui lui a, sans doute, échappé : il avait voté pour, du temps où il était sénateur socialiste.

25 mars

En suggérant sur RTL un lien de parenté entre le programme électoral de Jean-Luc Mélenchon et celui du Captain Cap ouvragé par Alphonse Allais, Alain Duhamel m'a fait ressouvenir d'un texte que j'avais consacré au maître de l'absurde dans *Le Roman vrai de la III^e République*. C'est vrai que l'on peut retrouver chez le premier, qui veut ouvrir la fonction publique aux étrangers résidant en France et donner aux salariés un droit de veto sur les licenciements, un peu du souffle puissant qui inspirait l'humoriste du *Chat noir* quand il proposait aux électeurs du IX^e arrondissement la transformation de la place Pigalle en port de mer, l'aménagement d'une piazza de toros sur la butte Montmartre ou le droit pour tous de ne pas travailler les lendemains des jours de repos.

En grand visionnaire, Allais avait même inventé le « patriotisme économique » – dont, un siècle plus tard, Dominique de Villepin se fera le chantre – et prévu la déferlante de l'art moderne abstrait en exposant en 1893 à la Galerie Carré une toile blanche intitulée *Première communion de jeunes filles névrotiques par temps de neige*.

Dire qu'à cinquante ans près j'aurais pu faire connaissance de l'homme admirable qui priait ainsi un de ses correspondants de bien vouloir l'excuser de son retard : « Je suis navré mais quand, il y a trois ans, le facteur a apporté votre lettre, je me trouvais au fond du jardin. »

En revanche, comme tous les étudiants qui fréquentaient le Quartier latin à la fin des années quarante, j'ai eu la consolation d'apercevoir bien des fois, rue Soufflot ou boulevard Saint-Michel, à la *Taverne du Panthéon* dont le grand homme avait fait son quartier général, l'illustre Ferdinand Lop, sous son

grand chapeau noir à la Léon Blum couvrant une broussaille de cheveux roux, haranguant ses fidèles. Une légende flatteuse faisait de lui un agrégé d'histoire et des témoignages mieux assurés, un ancien chroniqueur parlementaire.

Le Quartier se divisait en trois camps, dont deux animés d'une flamme torride : les partisans de Lop ou « lopistes », les opposants ou « anti-Lop » et, au milieu, les tiédasses, les attentistes, autrement dit les « interlopes », vers lesquels me poussait mollement mon naturel pacifique. Les réunions se tenaient dans une salle baptisée la « salle Lop ».

Aujourd'hui, Ferdinand serait du convoi présidentiel, après avoir obtenu, les doigts dans le nez, les cinq cents soutiens, refusés à Corinne Lepage et à Dominique de Villepin. Cela ne fait aucun doute, tant l'homme qui se présentait à chaque présidentielle et qui fut dix-huit fois candidat à l'Académie française était à la vie politique ce que le poireau-pomme de terre était à notre soupe quotidienne.

Comment ne pas vibrer pour un républicain qui avait pour devise : « Au char de l'État, il faut la roue d'un Lop », qui proposait la suppression du wagon de queue du métro, l'aménagement de trottoirs roulants pour faciliter l'exercice de leur profession aux péripatéticiennes ou l'octroi d'une pension à la veuve du sodat inconnu ?

Quand j'entends aujourd'hui François Hollande, je serais tenté de lui mettre dans la bouche la vigoureuse maxime de Ferdinand Lop : « J'ai un plan : il faut remédier à la situation par des moyens appropriés. » Et aussi cette autre : « Pour dominer, il faut savoir se montrer fort. »

Je n'assistai malheureusement pas, le 1^{er} avril 1949, à une remise de fausse Légion d'honneur par un commando de choc d'admirateurs invoquant Winston Churchill et Joseph Staline

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

française et de judo au profit du vélo d'appartement.

Orientation : le notariat, la magistrature. S'épanouirait sans doute mieux en province que dans les turbulences de la vie parisienne.

Marine Le Pen

Bonne élève, sauf en arithmétique et en économie où ses notes sont très au-dessous de la moyenne.

Sous des allures de jeune fille enjouée se cache une nature de chef, péremptoire et autoritaire, dont ses camarades de classe font souvent les frais. Elle pourrait en grandissant devenir despotique et intolérante.

Beaucoup de bagout et même, durant les cours, une propension à couper la parole à sa maîtresse.

A son avis sur tout et entend non seulement le donner, mais l'imposer.

Orientation : les relations publiques, les techniques de vente, la conduite de poids lourds.

Bayrou François

Bon élève dans toutes les disciplines.

Il lui arrive d'accéder au titre de premier de la classe mais jamais pour longtemps. Trop sûr de ses talents et persuadé d'avoir toujours raison, il perd souvent le contact avec les réalités.

D'un caractère apparemment ouvert et aimable, il peut se montrer cassant, ombrageux et même impérieux.

A du mal à se mettre au diapason de ses camarades dans les activités scolaires. C'est une nature solitaire, mais qui s'imagine pouvoir diriger les autres.

On le sent mal adapté à la vie citadine.

Orientation : la viticulture, l'élevage ou d'autres activités campagnardes. Peut-être même la vie monacale, s'il en a la vocation.

Mélenchon Jean-Luc

Doué d'une intelligence vive, portée sur l'histoire et la philosophie, mais complètement fermée aux sciences exactes et à l'économie politique.

Pose beaucoup de problèmes à la direction du collège. Il a créé une cellule, La Carmagnole : se mettant – par jeu – dans la peau d'un tribun de la Révolution française, il menace de couper la tête des parents d'élèves qui disposent de revenus élevés, voire simplement confortables. Les enfants de ces derniers soutiennent avec enthousiasme le projet.

Il n'a pas son pareil pour rameuter dans la cour de récréation les garçons et les filles de tous âges – quoique les filles se montrent plus réservées à son égard depuis qu'il les a traitées de « perruches ».

Déconnecté du monde moderne, il vit dans le passé, en particulier à l'époque de la Terreur et de la Commune.

Son discours vindicatif et primaire ne doit toutefois pas être pris au pied de la lettre : ambitieux et roublard, il est capable d'en changer selon les circonstances et au mieux de ses intérêts.

En privé, c'est un jeune homme courtois, d'un abord agréable et dénué, semble-t-il, de toute méchanceté.

Orientation : trader ou commercial dans le secteur de l'automobile ou des assurances. Pourquoi pas le spectacle de cabaret, style « one-man show ».

Joly Eva

Niveau moyen, en dépit de ses efforts.

Une personnalité toutefois originale sur laquelle s'interrogent ses professeurs. Assidue à la « boîte à idées » mise à la disposition des élèves, elle se distingue par des propositions saugrenues dont on ne sait trop si elles sont l'expression d'un humour d'origine nordique ou de sa propre conviction. Elle propose notamment un système d'éducation par tirage au sort : chaque mois, on tire au sort la meilleure copie, le nom du professeur le plus antipathique, celui de l'élève le moins intelligent, et on met en place des tribunaux de classe où les coupables sont tirés au sort.

Orientation : un cas difficile, actuellement à l'étude dans le cadre du conseil des enseignants.

J'arrête là. Légèrement amer, comme le serait le passionné de rugby quittant le stade avant de savoir qui a remporté le Tournoi des six nations. Mais en même temps, parcouru par la délicieuse excitation du parieur qui vient de déposer sa mise au guichet d'un champ de courses.

En politique, comme dans la vie de tous les jours, l'inattendu est la seule chose à laquelle on puisse s'attendre. Que restera-t-il de tout cela ? Dans un an, dans dix, dans vingt ou, pire, dans cent ans, lesquels de ces « bâtons flottants de l'actualité » – pour reprendre l'expression de Balzac – n'auront pas coulé à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Richard (Daniel), [1](#), [2](#)
Rioufol, [1](#)
Ritz, [1](#), [2](#), [3](#)
Rivera, [1](#)
Robespierre, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Robuchon, [1](#), [2](#)
Rocard, [1](#), [2](#)
Roche, [1](#), [2](#)
Rockfeller, [1](#)
Roger-Petit, [1](#)
Roginski, [1](#), [2](#)
Röhm, [1](#)
Roncalli, [1](#)
Roosevelt, [1](#), [2](#)
Roquette, [1](#)
Rossi, [1](#)
Roth, [1](#), [2](#)
Rousseau, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Roussel, [1](#)
Roy, [1](#)
Royal, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)
Rubin, [1](#)
Ruby, [1](#)
Ruggieri, [1](#), [2](#)
Saatchi, [1](#)
Sachs, [1](#), [2](#), [3](#)
Saint Laurent, [1](#)
Saint Vincent (de), 265 Salazar, [1](#)
Salomon, [1](#), [2](#), 230 Salvatore Schiffer, [3](#)
Sapin, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)
Sarkis, [1](#)

Sarkozy, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [40](#), [41](#), [42](#), [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [48](#), [49](#), [50](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [55](#), [56](#), [57](#), [58](#), [59](#), [60](#), [61](#), [62](#), [63](#), [64](#), [65](#), [66](#), [67](#), [68](#), [69](#), [70](#), [71](#), [72](#), [73](#), [74](#), [75](#), [76](#)

Sartre, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Schumann, [1](#)

Schumpeter, [1](#)

Schweitzer, [1](#)

Secher, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Serna, [1](#)

Servan-Schreiber, [1](#), [2](#)

Servier, [1](#)

Shaw, [1](#), [2](#), [3](#)

Sherman, [1](#)

Simon (François), [1](#)

Simonin, [1](#), [2](#)

Simpson, [1](#)

Sinclair, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Sipriot, [1](#)

Siqueiros, [1](#)

Sollers, [1](#), [2](#), [3](#)

Soros, [1](#)

Soumier, [1](#)

Squarcini, [1](#)

Staline, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#)

Stendhal, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)

Stokes, [1](#)

Strauss-Kahn, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [30](#), [31](#), [32](#), [33](#), [34](#)

Sy, [1](#)

Taddei, [1](#)

Taguieff, [1](#)

Takkiedine (Nicola), [1](#)

Takkiedine (Ziad), [1](#)

Tamisier, [1](#)

Taubmann, [1](#)

Tesson, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Thréard, [1](#)

Thuram, [1](#)

Tillinac, [1](#), [2](#), [3](#)

Timochenko, [1](#)

Tlass, [1](#), [2](#), [3](#)

Toubon, [1](#)

Trierweiler, [1](#), [2](#)

Troisgros, [1](#), [2](#), [3](#)

Trotski, [1](#), [2](#), [3](#)

Truman, [1](#)

Tulard, [1](#)

Turner, [1](#)

Turreau, [1](#)

Tuveri, [1](#)

Vailland, [1](#)

Valéry (Paul), [1](#)

Vallini, [1](#), [2](#)

Valls, [1](#)

Van Ruymbeke, [1](#)

Vanneste, [1](#)

Vargas, [1](#), [2](#)

Vauzelle, [1](#)

Védrine, [1](#)

Veil, [1](#)

Vernet, [1](#)

Vian, [1](#)

Vilar, [1](#)

Villepin (de), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)

Villin, [1](#)

Vilmorin (de), [1](#)

Vitoux, [1](#)

Voltaire, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)

Vovelle, [1](#)

Warhol, [1](#)

Wauquiez, [1](#)

Weiwei, [1](#)

Welles, [1](#)

Westermann, [1](#)

Wilde, [1](#), [2](#), [3](#), 210 Wildenstein, [4](#)

Wilder, [1](#)

Windsor (duc de), [1](#),

185, [1](#), [2](#)

Wintour, [1](#)

Woerth, [1](#)

Yade, [1](#), [2](#)

Yanne, [1](#), [2](#), [3](#)

Yougoslavie (de), [1](#), [2](#), [3](#)

Zahia, [1](#)

Zemmour, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Zidane, [1](#), [2](#)